

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave »

Merci à Emmanuelle Piccoli et Jacinthe Mazzocchetti

Merci à Bart, Angus et Lia. Merci aux amis du Junax

Merci à mes familles mexicaines de m'avoir transmis un bout du Mexique

Merci aux "Anthropotes", à Steph, Simon, Nookah, Ana et Bubbly

Merci à ma famille, à Valou, à Marino, d'être toujours là

Enfin, merci à Nico pour le tricot

et à Zazou, pour tout.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction générale</i>	7
<i>Genèse : une ethnographie en terrain politisé</i>	9
1. Sur les origines d'un sujet	9
2. Une porte d'entrée	11
3. L'arroseur arrosé	13
4. La ville de San Cristobal de Las Casas	15
5. Adoption d'une méthodologie	16
6. Retour réflexif, ma subjectivité assumée	19
<i>Première partie : aperçu historique</i>	23
1. Structure politique mexicaine	23
2. Aux confins du Mexique	24
La Révolution agraire	25
Les relations économiques et sociales	27
Une colère gronde	28
3. L'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN)	29
Le Soulèvement zapatiste : la voie armée	30
Les accords de San Andres : la voie du dialogue	31
« L'autonomie de fait »	32
Solidarité internationale	33
<i>Deuxième partie : San Cristobal de Las Casas : une ville qu'on raconte et qui se raconte</i>	35
1. Narrativité sur la ville	35
Hier et aujourd'hui, un ton commun	36
"San Crisis" (Sainte Crise)	37
"Sal si puedes" (Sors si tu peux)	39
"La Mama Grande" (La Grande Maman)	40
"je t'aime moi non plus"	42
2. La ville parle d'elle-même	45
Une visite guidée au coeur de la ville	46
Les rues principales : La Real Guadalupe y El andador Eclesiastico	46
Une ville "fertile" : bars à thème et espaces culturels et engagés	49
Des volontaires "critiques"	56
<i>Troisième partie : les alteractivistes répondent à l'appel</i>	61
1. L'Appel du Chiapas	61
Les Brigades Civiles d'Observation	63
Une brigade à Acteal	66
Le massacre d'Acteal	66
À côté des indigenas	68
Les volontaires ont répondu présent	71
2. Qui sont les volontaires ? Des "alteractivistes" ?	72
Parcours politique	73
Une volonté d'être acteur	75

Les coulisses des volontaires : une histoire de cabinet	77
Alteractivistes ? Touristes-politiques? “Zapatouristes” ?	82
3. Pôle d’attraction	86
Un mouvement inspirant	86
Appropriation de la lutte	87
Par la formation au centre FrayBa	87
Par le langage	88
L’esthétisation de la lutte	90
<i>Conclusion générale</i>	93
<i>Bibliographie</i>	95

INTRODUCTION GÉNÉRALE



Figure 1 : San Cristobal de Las Casas (janvier 2015)

Je me suis tout de suite sentie à l'aise dans la ville de San Cristobal... en fait je l'adorais.

« Je crus avoir perçu le charme sous lequel j'allais »

Jacques Abeille

J'ai choisi de faire mon terrain au Mexique dans l'Etat du Chiapas, là où des communautés *indigenas*, zapatistes et autres, se sont déclarées autonomes dans l'illégalité. Je voulais aller voir de plus près à quoi ressemble cette autonomie. Pour se faire, je me suis installée dans la ville de San Cristobal de Las Casas, ville importante de cet Etat. Celle-ci compte d'innombrables organisations et associations qui travaillent avec les populations *indigenas* très présentes au Chiapas. C'est donc sous la double casquette de volontaire et anthropologue que j'ai décidé d'entrer sur mon terrain.

Voici les questions qui ont guidé cette monographie : *Qu'en était-il des autres volontaires que je rencontrais, étaient-ils eux aussi séduits par la ville ? Quelles sont les motivations des volontaires venus s'investir au Chiapas ? Quel regard portent-ils sur leur engagement en tant que militants internationaux ? Pourquoi observe-t-on un tel attrait international pour les Zapatistes ?*

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je vais d'abord vous présenter les différentes étapes qui ont rythmé ma recherche sur le terrain et l'écriture de la monographie. J'y interrogerai notamment ma proximité avec les acteurs et mon engagement sur un terrain politisé, en actant ma subjectivité.

La première partie est un survol historique de l'État du Chiapas. Dans un premier temps, il s'agit de comprendre la structure politique du Mexique. Ceci nous permettra dans un deuxième temps de cibler la région du Chiapas et d'en appréhender la complexité socio-politique. C'est ce contexte qui voit naître une insurrection portée par des communautés *indigenas* : le mouvement zapatiste.

Tout au long de mon terrain, San Cristobal m'est apparu comme une ville qui se raconte, c'est toute cette narrativité qu'il s'agit d'interroger dans cette deuxième partie. Une approche tout d'abord à travers les dires des volontaires, ensuite en traversant les "lieux dits" qu'ils fréquentent, permet de comprendre l'attraction que cette ville a sur eux.

La dernière partie permettra de comprendre qui sont ces volontaires qui se rendent au Chiapas et en quoi consiste leur engagement auprès des communautés. Enfin, nous questionnerons les éléments qui donnent des clés de compréhension de l'attraction des volontaires pour la lutte au Chiapas.

GENÈSE

Une ethnographie en terrain politisé

Dans cette partie, je souhaite développer un nécessaire retour réflexif et méthodologique sur l'expérience de terrain qui a permis l'écriture de cette monographie. Dans un premier temps, et dans un effort de décentrement nécessaire à l'assomption de ma subjectivité, j'aborderai et tenterai donc d'explicitier au mieux le cheminement empirique et réflexif qui m'a conduite à ma thématique de recherche. Dans un second temps, j'exposerai alors la méthodologie adoptée pour la récolte de mes données et pour l'élaboration de ce travail. Je dirai là également un mot des démarches et difficultés auxquelles je dus faire face tout au long de mon terrain, dans la ville de San Cristobal de Las Casas.

1. Sur les origines d'un sujet

Le terrain ethnographique s'est présenté comme une opportunité pour moi de retourner au Mexique, devenu mon pays de cœur suite à une année d'échange interculturel en 2008.

Plusieurs années après cet échange, je découvre l'existence du mouvement zapatiste lors d'une discussion avec une amie, elle aussi étudiante en anthropologie. J'apprends que le mouvement zapatiste est un mouvement de soulèvement de communautés *indigenas*¹ au Chiapas, dans le sud du Mexique. Mouvement insurrectionnel de libération nationale, s'étant d'abord exprimé par les armes puis par la voie du dialogue (mais sans succès), il aboutit finalement à une rupture réelle avec les politiques du gouvernement mexicain et à la construction d'une véritable autonomie. Cette dernière s'établit alors petit à petit sur de nouvelles structures de pouvoir d'auto-organisation.

¹ Dans ce travail, désirant être la plus fidèle possible au sens revêtu par les mots, je ferai le choix d'utiliser constamment le terme espagnol d'*indigenas*, et non ses potentielles traductions en français (indiens, indigènes, etc.), souvent trop fortement connotées. Ce choix est dans le même temps l'expression de ma volonté de privilégier toujours en premier lieu les mots de mes acteurs de terrain.

Révolutionnaire, non-violent et féministe, basé sur un principe d'auto-organisation et de gouvernance horizontale, prônant également une pédagogie alternative et étant, de surcroît, un des leviers de la mouvance altermondialiste, ce mouvement zapatiste m'a directement intriguée et "attrapée", venant toucher *un point sensible* chez moi. Il faisait écho à ma volonté de m'engager davantage dans le monde dans lequel je vis, portée par un sentiment profond qu'une société alternative est à construire. Cette volonté a dès lors été un premier élément subjectif décisif dans le choix de ce terrain et dans la façon dont je l'ai abordé tout le long. Je choisissais donc, hardiment et sans avoir encore réfléchi plus loin que ça, de retourner au Mexique pour y découvrir ce mouvement et tenter de comprendre les enjeux qui le sous-tendent.

En 2008, alors que je découvrais le Mexique pour la première fois, j'évoluais dans un milieu familial favorisé de l'Etat du Veracruz. En une année passée là-bas, je n'avais jamais entendu parler des Zapatistes. Le fait d'être ainsi "passée à côté" de l'existence de ce mouvement lors de mon premier séjour au Mexique me semble d'ailleurs *a posteriori* symptomatique de la politique d'invisibilisation menée par le gouvernement afin de contrer la lutte zapatiste. Et nombreux sont les mexicains qui pensent effectivement le mouvement réduit à une peau de chagrin. Depuis lors, j'en avais pourtant appris beaucoup plus sur le Mexique et la région du Chiapas et je croyais savoir qu'un flux important de militants internationaux se rendaient au Chiapas pour apprendre de la lutte zapatiste et prendre part à celle-ci.

En 2015, je décide donc de repartir au Mexique en tant qu'apprentie anthropologue, avec comme projet de recherche, volontairement vague - « *partir la tête vide* » -, de m'immerger dans une communauté zapatiste. Pour aborder la question qui m'intéressait de la construction de l'autonomie zapatiste, j'avais alors dans l'idée d'axer plus spécifiquement mon étude sur leur système éducatif, choix qui incombait à mon attirance personnelle et de longue date pour toutes les questions touchant à l'éducation. Approcher cette réalité m'apparaissait comme un bon moyen de dresser un portrait contrasté et coloré de certains enjeux contemporains liés à la mondialisation.

Je m'envole finalement fin octobre 2015 vers le Chiapas, pour alors atterrir dans la ville de San Cristobal de las Casas, usuel premier point de chute des personnes intéressées par la lutte des Zapatistes. Neuf années plus tôt, sans encore avoir à ce moment idée de la lutte qui s'enracinait dans cette ville, j'avais en réalité déjà visité

San Cristobal de las Casas, lors de mon échange. J’y avais alors là découvert une atmosphère particulière, sous couvert d’une architecture coloniale (Églises, grandes demeures, ruelles) et de marchés d’artisans où déambulaient *indigenas*, *meztizos*² et voyageurs venus du monde entier. J’étais, à l’époque déjà, *séduite*. Cette attirance que la ville exerçait sur moi s’est finalement avérée être – nous le verrons ci-dessous – un autre élément subjectif décisif sur l’évolution de ma recherche. Avant toute chose, je dus néanmoins m’aménager une porte d’entrée sur le terrain.

2. Une porte d’entrée

Depuis la Belgique, j’ai préparé une porte d’entrée sur le terrain en rencontrant Martin de l’ONG belge Quinoa³. Parmi leurs différents projets, l’ONG organise des formations pour devenir brigadiste au Chiapas, c’est-à-dire observateur étranger dans les communautés *indigenas* autonomes qui en font la demande (suite à une présence militaire du gouvernement, un conflit avec une autre communauté, une présence d’investisseurs étrangers,...). C’est le Centre de Droits de l’Homme FrayBa qui est responsable de ces missions appelées BriCO (Brigade Civile d’Observation) :

« Pour documenter et prévenir d’éventuelles violations des Droits de l’Homme, le Centre [FrayBa] tient, depuis 1995, différents Camps d’Observation Civile pour la Paix chez les peuples indigènes et paysans du Chiapas. Les Brigades Civiles d’Observation (BriCO) sont un espace civil qui aide à maintenir l’espoir, conserver la dignité et générer les conditions pour reconstruire un tissu social dans les communautés, dans le respect de leur dynamique propre et conformément à leur droit à l’autodétermination en tant que peuple autochtone »⁴.

Pour participer à ces brigades, chaque volontaire a l’obligation de se former au préalable dans son pays avec une association partenaire de FrayBa (Quinoa pour la

² Le plus souvent traduit par “métis” dans les articles scientifiques que j’ai pu parcourir pour ce travail, pour désigner la population mexicaine majoritaire. Comme pour le terme d’*indigenas* (voir plus haut), je fais le choix de privilégier dans cette monographie le terme espagnol de *meztizos*.

³ Quinoa est une ONG d’éducation à la citoyenneté mondiale et solidaire qui « se donne pour objectif général d’accompagner les citoyen-nes, les jeunes en particulier, vers une **meilleure compréhension** des enjeux politiques, sociaux, économiques, culturels et environnementaux du monde contemporain afin de renforcer leurs capacités à **s’engager** durablement, individuellement et collectivement dans des **alternatives porteuses de changement social** » (issu de www.quinoa.be, consulté le 11/05/17).

⁴ (tiré de <https://frayba.org.mx/solidaridad/>, consulté le 11/05/17, ma traduction).

Belgique). Le volontaire obtient alors une *carta aval* (lettre de recommandation) indispensable pour se présenter chez FrayBa une fois arrivé à San Cristobal. Je participai donc à une de ces formations.

Au départ, mon idée était alors d'utiliser les brigades civiles d'observation comme porte d'entrée vers une immersion plus longue dans les communautés autonomes *indigenas*. Il n'en a finalement jamais rien été de cette réelle immersion. A peine arrivée à San Cristobal de Las Casas, au centre FrayBa, Max, le responsable des BriCO, m'apprenait que, depuis 2005, les Zapatistes avaient déclaré qu'ils n'accueilleraient plus de chercheurs au sein de leurs communautés, et ce suite à de trop importantes sollicitations :

“En 2006, les Zapatistes laissent un peu plus en retrait la solidarité internationale, sauf pour les projet avec des médecins. Comme beaucoup de gens viennent pour travailler dans les communautés, ils décident que “stop on est pas des sujets d’anthropologie, on ne veut pas être les sujets d’étude d’anthropologie du monde entier”
(Entretien Max, 06.11.2015).

Sachant que j'avais dès lors peu de chances de faire un terrain directement chez les Zapatistes, il m'a semblé néanmoins pertinent de tenter l'expérience des BriCO, dans quelque communauté que ce fût, pour voir de mes propres yeux ce qu'était une communauté autonome et aviser par la suite de la tournure que j'allais donner à mon terrain.

Je me suis donc présentée au centre FrayBa à San Cristobal avec ma “lettre de recommandation” obtenue en Belgique. Après une dernière journée de formation à San Cristobal, j'ai préparé mon sac, rassemblé de quoi être autonome pendant deux semaines et je suis partie en brigade accompagnée de Bart, un allemand qui, lui, en était déjà à sa troisième mission en tant que “brigadiste”.

Ce Brico fut ma première expérience du Chiapas : deux semaines dans la communauté d'Acteal (située à une heure et demie de San Cristobal) qui fait partie d'une association de plusieurs communautés *indigenas* nommée *Las Abejas* (Les Abeilles). Ils ne sont donc pas zapatistes mais bien sympathisants, ce qui signifie qu'ils adhèrent aux déclarations des Zapatistes mais n'en sont pas membres. Ils ont

leur groupe autonome à part entière⁵. J'avais donc découvert que les Zapatistes n'étaient pas les seuls groupes *indigenas* autonomes mais seulement les plus connus.

La "mise en garde" de Max concernant mon envie d'immersion en communauté prit tout son sens une fois arrivée sur place, en mission BriCO. Nous ne vivions pas *avec eux* mais bien plutôt *à côté d'eux* : d'abord parce que nous ne pouvions pas communiquer (la majorité ne parle pas espagnol mais *tseltal*, l'une des nombreuses langues originaires de la civilisation maya) ; ensuite et surtout parce qu'ils ne cherchaient pas à nous rencontrer. Nous étions là pour observer et témoigner de toute violation ou tout incident susceptible de se produire sur leur territoire et c'était là la seule chose que l'on attendait de nous.

Néanmoins, FrayBa prévoit toujours qu'une personne de la communauté soit chargée d'accueillir les brigadistes. Celle-ci parle espagnol et reste à disposition pour toute question et tout besoin des volontaires. Pour nous, cette personne fut Oscar. Le premier accueil qu'il nous réserva fut très bref. Il nous indiqua où nous pouvions dormir, nous laver et manger, le strict minimum. Tout au long du « séjour », nous le recroisions et, petit à petit, en avons profité pour lui poser plus de questions sur sa vie, la situation à Acteal ainsi que pour en savoir plus sur ce que l'on pouvait faire ou ne pas faire dans la communauté. Oscar était cordial avec nous mais les échanges restaient épisodiques. À part lui, personne ne nous parlait. On s'observait de loin, se saluant et parfois s'esquissant un sourire, chacun s'accommodant de la présence de l'autre, tellement Autre.

3. L'arroseur arrosé

L'interdit officiel de séjourner sur le territoire zapatiste ainsi que l'expérience particulière du BriCO où, séparés de la communauté, nous ne pouvions participer aux activités quotidiennes m'ont obligée à me questionner sur ma position. Les Zapatistes fermaient leurs portes aux étrangers et ceux-ci, moi comprise, continuaient pourtant d'affluer au Chiapas. Qu'étais-je en réalité venue chercher ?

Je pris du recul sur ma démarche, le terrain m'attirait ailleurs. Au lieu d'observer les communautés-mêmes, j'allais observer les curieux comme moi, qui venaient les

⁵ Beaucoup de communautés *indigenas* en résistance se déclarent sympathisantes plutôt que membres du mouvement zapatiste par peur d'être associés à eux et donc subir plus de pression du gouvernement.

« voir » et, en particulier, les brigadistes, ces volontaires venus du monde entier (et surtout d'Europe) pour s'engager au côté des communautés *indigenas* en résistance. D'autant plus qu'il existait déjà un terme pour décrire ce phénomène que j'observais : le « zapatourisme », utilisé pour désigner une « [...] *figure qui consomme la rébellion le temps des vacances et qui ramènera chez lui quelques photos du folklore révolutionnaire [...]* » (Melenotte S., Marie dit Chirot C., 2010, 3). Il me semblait tenir un sujet qui faisait sens.

Concrètement, j'ai alors d'abord envisagé de « combiner » plusieurs Brico. Je serais partie toutes les deux semaines dans des communautés différentes avec un groupe de volontaires différent. Ainsi, j'aurais pu essayer de comprendre leurs démarches, leurs motivations et les raisons de leur présence. Cela me parut être un terrain intéressant mais peut-être trop lent car la vie du brigadiste est très monotone (nous restons simplement là), bien qu'à la fois intense car il m'aurait fallu changer de groupe et de lieu de brigade toutes les deux semaines. Le rythme d'un tel terrain ne me sembla pas non plus tenable compte tenu du temps qui m'était imparti. Aujourd'hui et avec le recul, je pense qu'investir davantage ce lieu que sont les brigades, où les militants se retrouvent dans un « entre-soi » au cœur des communautés *indigenas* aurait été un terrain tout aussi pertinent. Mais cela est une autre histoire.

J'ai dès lors plutôt décidé de rester à San Cristobal et de déménager. J'ai quitté ma colocation que je partageais avec une étudiante allemande, un musicien italien, un jongleur australien et une espagnole bénévole pour finalement m'installer dans une auberge accueillant exclusivement des brigadistes, le *Junax*.

La *Casa Junax*, comme on l'appelle aussi, est un lieu où les brigadistes s'établissent comme « chez eux » : ils s'installent, s'y reposent, se ravitaillent et repartent en brigade. Il ne s'agit donc pas d'une auberge comme les autres. Ce n'est pas un lieu de passage de voyageurs mais une maison qui réunit des volontaires venus pour la même cause. La *Casa Junax* leur sert de pied-à-terre durant toute la durée de leur séjour au Chiapas (souvent plusieurs mois) et c'était donc un lieu idéal pour les rencontrer.

Ma recherche se précisait : je voulais questionner le volontariat international dans le contexte singulier du Chiapas. Un sujet s'esquissait sous forme d'interrogations : pourquoi observe-t-on un tel attrait international pour les Zapatistes ? ; quelles sont

les motivations des volontaires venus s'investir au Chiapas ? ; sont-ils des désillusionnés venus chercher chez les Zapatistes et autres communautés autonomes l'inspiration pour recréer cette autonomie localement ? ; ou rien de tout cela ?

Je souhaitais enrichir cette question du volontariat international par une sous-question posée aux ONG : quelle place ont-elles à San Cristobal ? ; quel est leur rôle par rapport aux volontaires et à leur engagement ? ; dans quelle mesure pensent-elles la présence de ceux-ci comme nécessaire à la cause zapatiste ? ; plus généralement alors, quel poids ont-elles, elles et leurs volontaires, dans le conflit opposant les Zapatistes au gouvernement mexicain ?

Il s'agissait donc de croiser tous ces regards, comme des sources variées qui répondent à cette question de l'engagement des étrangers de San Cristobal de Las Casas au cœur du mouvement zapatiste et, plus globalement alors, d'aborder la question du militantisme international dans le monde interconnecté d'aujourd'hui. J'étais au départ venue au Chiapas pour m'engager en tant qu'anthropologue et, finalement, je me retrouvais à questionner ma position et la raison de cette venue et à orienter mon étude sur ces autres voyageurs qui, tout comme moi, débarquaient au Chiapas attirés par la lutte zapatiste.

4. La ville de San Cristobal de Las Casas

Au retour du Chiapas, lors du passage à l'écriture de la monographie, il m'a semblé évident que cette notion de "zapatourisme" que j'avais observée et ressentie ne suffisait pas à décrire toute la réalité de mon terrain. Des questions me revenaient sans cesse, qui avaient trait à la ville de San Cristobal elle-même :

“Quelle place la ville prend-elle dans la visibilisation de la lutte zapatiste ? Quel est l'impact des voyageurs sur l'évolution de la ville ? D'où vient et quelle est cette ambiance si singulière décrite par les acteurs de mon terrain et que j'ai moi-même ressentie ? Peut-on envisager la ville de San Cristobal de Las Casas comme étant un lieu culte pour les militants altermondialistes ?” (Notes prises pour l'élaboration de mon travail, décembre 2016).

Ces derniers questionnements m'apparurent finalement comme étant un point clé et complémentaire pour comprendre et expliquer le rapport des volontaires avec le

mouvement zapatiste. Il était nécessaire d'étudier de manière supplétive la réalité de la séduction opérée par la ville de San Cristobal, autant sur moi que sur les acteurs de mon terrain. C'est en revenant sur mes données que je fus convaincue de la nécessité d'aborder cette question imbriquée, les relisant, triant, classant, découpant, étudiant, et m'apercevant que tout y était en réalité déjà dit à ce sujet, déjà présent et n'ayant quasiment plus besoin que de structure et de mise en forme pour être intelligible.

5. Adoption d'une méthodologie

Pour étudier la question des militants-étrangers au Chiapas, lorsque j'étais sur place, je me suis concentrée sur deux niveaux d'analyse. Le premier était un niveau individuel : les militants brigadistes installés au *Junax*. Le second, un niveau institutionnel : les Organisations Non-Gouvernementales implantées dans la ville de San Cristobal.

J'ai réalisé des questionnaires semi-directifs types, qui ont évolué au fil des entretiens, l'un pour les volontaires⁶ et l'autre pour les ONG, et j'ai pris des notes tous les jours dans mes carnets, entre deux événements ou le soir sur l'oreiller.

Chaque jour, je suis allée dans la ville à la rencontre des organisations qui travaillent avec les *indigenas*. Ces organisations locales, nationales et internationales sont innombrables à San Cristobal et portent sur énormément de thématiques. Parmi elles, j'ai rencontré *Kinal Antsetik* (Centre du des Droits des femmes), les collectifs de *tejadoras*, (des "tisseuses"), *Melel Xolobal*, *Sueniños* ("Rêvenfants"), *Voces Mesoamericanas* (les "Voix Mésoaméricaines" défendant les *indigenas* expulsés), *etc..* Toutes ces organisations qui s'impliquent et tentent de solutionner ces problématiques me donnent un aperçu *de la réalité* de la ville, au-delà de la question *stricto sensu* zapatiste (Extrait de carnet de terrain, 27.01.2016). La plupart de ces rencontres ne m'ont finalement pas directement servi lors de l'écriture de la monographie. Cependant, elles m'ont permis de découvrir la ville de San Cristobal ainsi que de comprendre que la situation du Chiapas dépasse la question stricte du mouvement zapatiste.

⁶ J'adopterai tout le long du mémoire le terme "volontaire" utilisé sur mon terrain - *voluntarios* - par les ONG et volontaires pour nommer les personnes engagées dans des organisations au Chiapas.

J'ai tenté de me procurer une liste exhaustive des associations mais toutes étaient datées. J'ai alors essayé de créer cette liste moi-même mais j'ai rapidement abandonné ce projet, étant donné l'ampleur de la tâche. Finalement, j'ai choisi de mettre le *focus* sur les deux organisations principales dans lesquelles évoluaient les volontaires que je rencontrais. Ces deux organisations sont aussi les plus importantes pour l'impact et l'ancienneté qu'elles ont dans la ville et la région du Chiapas. Il s'agit des organisations suivantes : le Centre de Droits de l'Homme FrayBa et le Service International pour la Paix, le SIPAZ. Toutes deux ont pour mission de défendre les droits des *indigenas*.

J'ai également beaucoup investi le Centre *Indigena* de Capacitation Intégrale (CIDECI). Celui-ci est un lieu de formation pour les *indigenas* ainsi qu'un espace de conférences et débats pour toute personne intéressée par la question des communautés autonomes. Je suis également allée à la rencontre du projet Casa Gandhi, une école pour enfants *indigenas* située dans une communauté de la périphérie de San Cristobal. J'ai choisi ce projet parce qu'il était apprécié des volontaires et faisait souvent appel à eux. Nous reviendrons plus en détail sur ces différents lieux dans la deuxième partie de cette monographie.

Tous les jeudis, je me suis rendue aux conférences organisées par le CIDECI. Celles-ci développaient des sujets concernant l'actualité soit internationale soit propre aux communautés *indigenas*. "*C'est là où tu rencontres toutes les personnes qui sont dans la lutte*", me dit Massimo (mon colocataire italien) (Extrait de carnet, 15.12.2015). Un weekend sur deux, je me suis rendue à la Casa Gandhi avec d'autres volontaires pour apporter une aide à la construction de la nouvelle école en utilisant les matériaux environnants. Lorsque les centres FrayBa et SIPAZ organisaient divers événements de sensibilisation à la cause des *indigenas* en résistance, nous formions au *Junax* un petit groupe d'intéressés pour nous y rendre.

Je passais la plus grande partie de mon temps au *Junax*. Le *Junax* est un lieu chaleureux et communautaire, comme beaucoup d'autres auberges de jeunesse de San Cristobal. Néanmoins, quelque chose rassemble toutes les personnes installées : elles sont toutes venues au Chiapas pour s'investir auprès des communautés autonomes *indigenas*. Ce sont, pour la plupart, des brigadistes. Un ballet d'allées et venues des volontaires entre les BriCO's et le *Junax* fait donc la particularité du lieu.

Dès l'arrivée au *Junax*, je me suis présentée à eux comme une étudiante en anthropologie et je leur ai parlé de mon sujet. Beaucoup se sont montrés intéressés et m'ont demandé de leur faire suivre une copie de mon travail une fois terminé. Cette anecdote montre la facilité avec laquelle je suis entrée dans ce milieu, totalement "à découvert". La ville grouillant de curieux dans mon genre (étudiants-chercheurs, touristes, militants), ce n'était pas un tabou d'être là en tant que chercheuse, c'était normal. Une normalité que je voulais donc questionner à travers l'engagement des brigadistes au Chiapas.

De plus, ces volontaires ayant été ou étant également étudiants dans leur pays, ils comprenaient ma démarche et étaient partants pour des entretiens enregistrés. J'ai eu l'impression de me trouver face à "un public conquis", pour qui ma question de recherche faisait sens.

La proximité avec les volontaires, étant tous des jeunes adultes entre 20 et 35 ans attirés comme moi au Chiapas avec l'envie de s'engager, m'a permis, durant mes deux mois de vie au *Junax*, de créer des relations d'amitié et de confiance avec ceux-ci. Cette situation m'a permis d'avoir accès à certaines données, au plus proche de leur réalité.

Beaucoup désiraient m'aider dans mon travail et se rendaient dès lors disponibles pour des entretiens, sans voir d'inconvénients à ce que je les enregistre. Mais, la plupart du temps, j'ai donné beaucoup d'importance aux conversations informelles en prenant volontairement le temps de flâner au *Junax*. Là, sans mon enregistreur, les volontaires m'ont donné la place de brigadiste, la même que la leur. Je suis de plus devenue une sorte de "concierge" : j'accueillais les nouveaux arrivants, je souhaitais bonne chance à ceux qui partaient en brigade et je récoltais leurs impressions. Toujours présente, je connaissais les histoires des uns et des autres sur la vie communautaire au *Junax*, ainsi que sur leurs expériences en brigade. Certains me demandaient des conseils sur la formation avec FrayBa : comment allait-elle se dérouler ? ; était-ce un problème si l'un ne parlait pas bien espagnol ? ; que savais-je sur tel ou tel endroit, au sujet de telle ou telle communauté ? De la sorte, je me suis fondue dans l'auberge et j'ai acquis la confiance des volontaires. Angus me dira la veille de mon départ : "*Le Junax ne sera pas pareil sans toi*" (Extrait de carnet de terrain 19.02.2016).

Certaines personnes, toutefois, n'oubliaient pas que j'étais anthropologue. L'une d'entre-elles passait souvent derrière moi en soufflant aux autres : "attention, elle vous observe". Il s'agissait de taquineries et nous étions en bons termes. Cependant, j'ai toujours compris que cette personne n'était pas à l'aise avec ma position de chercheuse au sein du *Junax*. Cela me renvoyait la sensation d'être dans un double jeu : créer des relations proches tout en ayant un intérêt très précis de ces rencontres. Toujours est-il que, ayant demandé à cette personne de me parler dans le cadre d'un entretien plus officiel, elle a tout de suite accepté et m'a semblé plus confortable dans ce contexte.

Au total, j'ai réalisé 12 entretiens enregistrés de volontaires et 10 entretiens d'ONG.

Avec le recul, lors du passage à l'écriture, est arrivé le moment où il me fallait dépouiller les données récoltées. A ce moment - j'en faisais acte plus haut -, s'est imposée à moi la nécessité d'aborder la question de l'attraction de la ville de San Cristobal, en plus de questionner les parcours et les motivations des volontaires à venir s'engager au Chiapas. Certaines données et entretiens récoltés, surtout concernant les ONG, ne se sont pas révélées prioritaires lors de mon analyse. Par contre, les notes prises lors des conversations informelles ou des instants vécus dans la ville sont devenues des sources précieuses pour ce passage à l'écriture.

6. Retour réflexif, ma subjectivité assumée

Prendre le temps de réfléchir à l'évolution de mon sujet ainsi qu'à la méthodologie employée s'inscrivait dans une volonté d'assumer ma subjectivité, de questionner ma position en tant que chercheuse sur le terrain. Avouer et analyser cette subjectivité est un gage pour la scientificité du travail de l'anthropologue. (Laurent P.-J. dans Hermesse J., Singleton M., Vuilleminot A.-M. (dir), 2011)

Tout d'abord, j'ai développé une grande proximité avec les acteurs de mon terrain, due aux nombreux points communs qui nous rassemblaient (âge, continent d'origine, attirance pour la ville de San Cristobal et le mouvement zapatiste, envie de s'engager de manière militante). J'ai vécu les mêmes "processus subjectifs" (attraction émotionnelle, valeurs) et j'ai été "affectée" de la même manière que les acteurs de mon terrain par la lutte zapatiste et l'envoûtement de la ville de San Cristobal. Lorsque j'ai pris conscience de cette proximité, elle m'est apparue à la fois riche, pour la facilité des relations et entretiens, nous l'avons vu, et "dangereuse" pour ce

que je risquais alors de projeter sur eux. Cette prise de conscience, participant d'un indispensable décentrement, m'a assurément été nécessaire pour prendre du recul sur le vécu de mon terrain et poser sur celui-ci un regard de chercheur. Tout au long de l'écriture, je me suis efforcée de ne pas surinterpréter les dires des volontaires en les teintant de mon vécu, si proche du leur.

La question de l'engagement en tant que chercheur a également été présente tout au long de ce travail. Comment trouver "la bonne distance" sur un terrain aussi engagé et engageant que le Chiapas ?

Il s'agissait, d'une part, d'un engagement méthodologique induit par l'observation participante : engager ma personne, ne pas rester à distance mais m'impliquer, vivre la réalité des personnes du terrain, me laisser bouleverser, transformer (Laurent P.-J. dans Hermesse J., Singleton M., Vuilleminot A.-M. (dir), 2011). Il s'agissait également de l'engagement militant, question qui me taraudait énormément. L'anthropologue peut-il « choisir son camp » (Laurent P.-J. dans Hermesse J., Singleton M., Vuilleminot A.-M. (dir), 2011 : 64) sans remettre en cause l'objectivité de son analyse, sa clairvoyance sur ce qui se joue devant lui ? Cette question renvoyait directement à une difficulté rencontrée sur mon terrain par rapport à une position *pro-zapatiste* et contre le gouvernement mexicain adoptée préalablement à mon départ au Chiapas. Le laboratoire d'anthropologie prospective dans lequel s'inscrit ce mémoire se place en dehors de ce débat. Les membres du LAAP se refusent à une "opposition stérile" entre un engagement méthodologique rigoureux et un engagement militant éthique. Ils défendent une anthropologie « qui prend acte du monde en changement », qui se positionne « par rapport à ce changement » et se fait « porte-parole » des traces qu'elle produit (Mazzocchi J., Séminaire d'enquête ethnologique : 2014). Une anthropologie donc d'emblée politique qui permet une positionnement sur son terrain sans perdre de sa scientificité (Frogneux N. dans Hermesse J., Singleton M., Vuilleminot A.-M. (dir), 2011 : 217).

C'est finalement avec le temps et la réflexion, après avoir pris un recul nécessaire avant de me replonger dans la réalité de mon terrain, que j'ai donc pu parvenir à élaborer ma question de recherche. Par le biais de cette monographie, je souhaite emmener le lecteur à la rencontre de ces jeunes volontaires européens qui souhaitent s'engager dans la lutte aux côtés des Zapatistes et l'inviter à une immersion dans leur quotidien. Il s'agira de comprendre le contexte de cette lutte ainsi que le rapport de

ces volontaires à celle-ci et à une ville particulière, les arguments de ce qui les a attirés jusque-là.

PREMIÈRE PARTIE

Aperçu historique

Cette première partie est d'abord l'occasion de présenter le Chiapas, région dans laquelle j'ai réalisé mon terrain. État du sud du Mexique, son contexte sociopolitique est marqué par une entrée tardive dans la modernité, une présence importante de populations *indigenas*, des conflits récurrents (l'un des États du Mexique le plus militarisé), ainsi que par la naissance du mouvement révolutionnaire zapatiste.

J'aborde ici, de manière exhaustive, le système politique mexicain et les spécificités sociopolitiques du Chiapas. Il s'agit de donner au lecteur les clés pour comprendre dans quel contexte le soulèvement zapatiste a eu lieu et comment cela a influencé le destin d'une ville importante du Chiapas : San Cristóbal de Las Casas. Enfin, nous approfondirons le mouvement zapatiste lui-même, ses revendications, ses membres, son fonctionnement.

1. Structure politique mexicaine

Le Mexique est composé de 31 États et d'un district fédéral, *Mexico D.F.*, sa capitale. Chaque État a son gouvernement et est subdivisé en municipalités formées elles-mêmes d'un président municipal, de syndics et de régisseurs. Les municipalités ont été créées pour représenter la population à un niveau local (Cortès Perez S., 2015, 77).

Le pays prend son indépendance en 1821 après 300 ans de colonisation espagnole. Un siècle plus tard, il se dote d'une constitution conquise par la révolution de 1910, qui marque l'entrée du pays dans la modernité.

Pendant 71 ans, le Mexique est gouverné par un parti unique, le PRI (Parti Révolutionnaire Institutionnel). L'élection en 2000 du PAN (Parti Action National) marque la fin du parti unique et amènera à une « transition démocratique ». Dès ce moment, les partis, « [...] éléments essentiels à la formation de la volonté populaire », sont déclarés « institutions d'intérêt public » et donc financés par l'État. L'opposition devient garante de la démocratie. (*Idem*, 79).

Fin des années 1980, la démocratie au Mexique est mise à mal par l'apparition des narcotrafiquants et la déstabilisation des structures municipales, déjà fragiles. En effet, sur l'héritage du PRI, qui encourageait ces pratiques, les élites - acteurs économiques et politiques - se rassemblent et font leur loi, ils pratiquent « [...] l'achat de voix, l'altération des scrutins et l'échange de droits politiques contre des biens, souvent misérables » (Ibidem, 78). Dans ce contexte politique instable, l'arrivée des narcotrafiquants met en danger la démocratie.

2. Aux confins du Mexique



Figure 1- Localisation de l'État du Chiapas au Mexique (Melenotte S., 2014, 27)

L'Etat du Chiapas, situé à l'extrême sud du territoire mexicain est accolé au Guatemala. Il compte 4 millions d'habitants avec une population *indigenas* maya importante. La capitale actuelle du Chiapas est Tuxtla Guiterrez, qui a remplacé San Cristobal de Las Casas, ancienne capitale antique.

Selon certains auteurs, le Chiapas est un État qui “a suivi d’autres chemins”, une “autre voie”, avec une “histoire spécifique”. Ils parlent d’une “*exception chiapanèque*” (Viquiera 1995, Aubry 1994) en se basant sur le développement tardif du Chiapas comparé aux autres États du pays. Pour analyser l’histoire du Chiapas, j’ai choisi de me baser sur les écrits d’Henri Favre, chercheur fondateur de l’Équipe de Recherche sur les Sociétés Indiennes Paysannes d’Amérique Latine (ERSIPAL) et à la longue expérience des insurrections indiennes paysannes. Celui-ci défend moins l’idée d’une spécificité que celle d’une histoire “à la traîne” qui serait expliquée structurellement et conjoncturellement (Favre H., 2002, 1259). Ce qui, selon lui, caractérise le Chiapas, sans lui être pour autant spécifique, “c’est que le processus de modernisation s’y est rapidement arrêté, de sorte que la modernité chiapanèque apparaît comme une modernité tronquée, en tout cas incomplète” (*Idem*, 1282).

Henri Favre analyse les structures démographiques et foncières, les relations sociales et le système politique du Chiapas afin de diagnostiquer le processus de modernisation qui s’y opère (*Ibidem*).

La Révolution agraire

Comme nous l’avons vu, la Révolution de 1910 sort le Mexique du système féodal. Les *ladinos*⁷ sont dépossédés de leurs terres et une grande redistribution s’opère. Pendant ce temps-là, au Chiapas, la révolution se fait attendre. Les grands propriétaires chiapanèques mèneront une résistance féroce et les terres resteront aux mains de quelques-uns. Ce n’est qu’en 1940 que la révolution s’institutionnalise et atteint alors les terres du Chiapas (*Idem*, 1254). Ces terres remises au secteur social furent administrées comme *ejidos*, une structure de gestion collective des terres prévue dans la constitution révolutionnaire mexicaine de 1917 (Lopez y Rivas G., 2014, 29).

Cependant, au Chiapas, jusque dans les années 60, les relations entre les propriétaires (blancs ou *meztizos*) et les paysans (*indigenas* ou *meztizos*) étaient encore, à l’image de l’époque coloniale, de dominants à dominés (*Idem*, 1259).

7

Felipe, mexicain de la cinquantaine, sociologue de formation et depuis dix ans professeur dans les communautés *indigenas* autonomes, me raconte la révolution comme il la connaît :

« Les propriétaires possédaient des hectares et des hectares de terrain. Ensuite, avec la Révolution, les terres ont été redistribuées mais pendant ce temps au Chiapas rien ne se passait, la Révolution ne venait pas. C'est à l'arrivée de Cardenas au pouvoir que le partage des terres a eu lieu et que les ejidos ont été définis et officialisés. Le problème, c'est que ça s'est fait de manière trop détachée de la réalité du terrain et sans tenir compte des habitants. Et puis les décisions changeaient à chaque changement de mandat : certaines terres ont été redistribuées, d'autres sont restées en cours et certaines n'ont jamais été partagées. A cause de cette mauvaise gestion de l'époque, des tensions sont toujours présentes aujourd'hui. Felipe raconte le cas de deux communautés dont une rivière faisait office de frontière naturelle. Le gouvernement traça une ligne droite sur le plan au lieu de suivre la rivière avec ses courbes, ce qui créa des tensions, des revendications de terres, des meurtres... Et l'Etat ne reconnaît pas sa faute, comme d'habitude il parle de problèmes communautaires. » (Extrait de carnet de terrain, Felipe, 22.11.2015).

Henri Favre note : « Au terme de la présidence de Carlos Salinas de Gortari [1988-1994], le “retard agraire”, c’est-à-dire la différence entre la superficie attribuée et la superficie remise aux paysans en possession définitive, n’était toujours pas résorbé. Il se montait à 655 775 hectares et représentait plus de la moitié du retard agraire national » (*Idem*, 1257-1258). En effet, suite à la mauvaise gestion de la « bureaucratie agraire » et aux interventions répétées des grands propriétaires pour retarder le processus, la possession réelle d’une terre pouvait prendre entre cinq et sept ans après l’attribution officielle de celle-ci.

En 1992, le gouvernement mettra un terme définitif aux attributions de terres, empêchant toutes chances légales aux paysans de défendre ce qu’ils estimaient être leur dû. Ils n’y ont pourtant jamais renoncé (Favre H., 2002, 1258).

Les relations économiques et sociales

En 1940, tandis que le Chiapas vit la révolution agraire à retardement, le reste du pays entre dans l'air de l'industrialisation. C'est seulement tout le long de la décennie de 1970 à 1980, période décisive de l'histoire chiapanèque, que la modernité est en marche au Chiapas. (*Idem*, 1259)

Dans les campagnes, l'agriculture capitaliste se consolide. Les grands propriétaires rompent le contrat qui mettaient les *indigenas* sous leur coupe. Exploiter les *indigenas* n'est plus le marché le plus rentable, les paysans sont arbitrairement « libérés » et peuvent négocier leurs produits directement sur les marchés. Favre parle de « décorporatisme ». Les paysans n'ont plus besoin de faire front commun face à la domination des *ladinos*. Avec l'entrée du capitalisme, tout le monde a accès au marché, chaque individu est « libre de faire ses choix ».

En 1970, un vaste chantier hydroélectrique est lancé par la Commission fédérale d'électricité (CFE) qui fera du Chiapas en 1993, le troisième producteur d'électricité de tout le pays⁸. (*Idem*, 1259). La même année, le Chiapas est également classé à la troisième place des producteurs de pétrole suite à la découverte d'importants gisements de pétrole et de gaz naturel dans le nord de l'Etat. A la même époque, le gouvernement fédéral veut densifier le réseau routier du Chiapas, encore embryonnaire, pour l'intégrer à l'économie nationale. Les échanges commerciaux se dynamisent, les secteurs du transport et du tourisme se développent et, avec eux, la prolifération de la bureaucratie publique (*Idem*, 1261). Le Chiapas se connecte au pays et au monde.

Si le Chiapas voit son PIB augmenter suite à cette mise en valeur du potentiel énergétique de l'État, le peuple, lui, ne bénéficie pas de cette richesse. Ces énormes chantiers ont contraint des dizaines de milliers de personnes à abandonner leurs villages et des milliers d'hectares sont soustraits à l'agriculture pour l'aménagement hydroélectrique. A ce moment, « la modernité apparaît à bien des Chiapanèques sous son aspect le plus traumatisant » (*Idem*, 1260).

L'Etat n'ignore pas les carences sociales du Chiapas et propose toutes sortes d'aides dans les secteurs de la santé, de l'éducation, de l'emploi. Néanmoins, l'offre

⁸ « Leur production, qui représente 9% de toute l'électricité produite au Mexique en 1993, classe le Chiapas au troisième rang des États de la Fédération producteurs d'énergie électrique » (*Idem*, 1259 – 1260).

importante de services entraîne une demande beaucoup plus forte, d'autant plus que les aides sont très inégalement partagées entre les régions, municipalités, et localités, selon les intérêts des personnes au pouvoir. Les frustrations augmentent dans la population chiapanèque (*Idem*, 1269).

Une colère gronde

Selon Henri Favre, la modernisation au Chiapas est une « [...] pénétration violente de l'État et du capitalisme d'État » (*Idem*, 1259). Cet État, longtemps ignoré par l'Etat fédéral, sera sous les projecteurs tout au long de la décennie de 1970 à 1980 et évoluera de manière fulgurante et brutale par des des injections dans l'économie, la politique et les relations sociales.

Henri Favre défend la thèse d'une « modernité tronquée », parce qu'elle est impulsée et gérée par des acteurs extérieurs au Chiapas, qui n'ont aucun intérêt à « hégémoniser » cet Etat (*Idem*, 1282). Une fois pris ce qui les intéressait et une fois partis, le processus de modernisation s'arrête car les chiapanèques ne possèdent pas les moyens économiques pour le maintenir. « En vérité, la situation chiapanèque tient essentiellement à ce que le changement modernisateur a été importé et subi, plutôt que généré et géré sur place. » (*Idem*, 1285)

Les *indigenas*, à présent hors de l'économie paysanne et du milieu coutumier, subissent de plein fouet les conséquences de cette modernité : la population se paupérise et les subventions de l'Etat diminuent... La colère gronde. Mais les paysans ne sont plus organisés en corporations et "l'ennemi " est plus abstrait qu'à l'époque des grands propriétaires. Comment définir leurs revendications ? A qui exprimer leurs doléances ?

Différents acteurs de la société civile sont attirés par la question des *indigenas* au Chiapas et viennent à la rencontre de ceux-ci avec le souhait de porter leur cause (*Idem*, 1272). D'une part, des citoyens sensibilisés, "intellectuels de gauche", se rassemblent pour militer à leur côté. D'autre part, les partis politiques socialistes mexicains s'intéressent eux-aussi à la situation des *indigenas*. Certains y voient un "terrain fertile" pour augmenter leur popularité. Enfin, l'Eglise a, elle aussi, joué un rôle prépondérant dans la conscientisation et mobilisation des *indigenas* au Chiapas. Samuel Ruiz, l'évêque de la ville de San Cristobal crée des diocèses dans toute la région et va à la rencontre des populations *indigenas*. Ruiz organise le premier

congrès *indigenas* en 1974 : « Tout au long de l'année précédant le congrès, prêtres et catéchistes animent, dans chaque communauté, des séances de réflexion collective sur les carences et les nécessités de la population. Ils firent ainsi surgir quantité de revendications qui touchaient à l'appropriation de la terre, à la commercialisation des produits, à l'éducation et à la santé » (*Idem*, 1271). En 1980, les *indigenas* se rassemblent pour créer le Front de Libération Nationale (FLN) et reprennent ces initiatives à leur nom.

Peu à peu, le Chiapas entre en ébullition et le gouvernement peine à créer des ponts avec la société civile. Les paysans s'emparent des terres qui leurs ont été attribuées et qu'ils ne possèdent toujours pas. Ils protestent dans les villes, défilent et se voient soutenus par des syndicats, des Universités, qui à leur tour se mettent en branle (*Idem*, 1276). A partir de 1980, l'Etat fédéral renforce la présence militaire au Chiapas (déjà fort militarisé suite aux conflits au Guatemala) pour étouffer les révoltes. Cela ne fera que mettre le feu aux poudres.

Pourtant la stratégie étatique reste la même : renforcement de la police et des militaires et répression aveugle. Les paysans sont chassés des terres, poursuivis et des massacres en seront les dérivés. « [...] la violence avait atteint au Chiapas un degré tel que la Commission nationale des droits de l'homme manifestait publiquement son inquiétude. » (*Idem*, 1279).

Pour les paysans, il ne s'agissait plus seulement des terres. Ils réclamaient également des écoles, des hôpitaux, des aides financières, et « exigeaient en outre la fin de la répression et le respect des libertés individuelles » (*Idem*, 1277). « En 1993, les échanges politiques entre l'État et la société se tarissant, le Chiapas semble s'acheminer vers une situation d'ingouvernabilité » (*Idem*, 1282).

3. L'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN)

C'est dans ce contexte politique et économique d'une "[...] "transition démocratique", entamée à la fin des années 1980 sur le modèle néolibéral" (Melenotte S., 2010, 2), avec des lourdes conséquences pour les communautés *indigenas*, que les Zapatistes font leur entrée sur la scène nationale mexicaine, représentés par l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (EZLN - *Ejercito zapatista de liberacion nacional*).

Le Soulèvement zapatiste : la voie armée

Le 1er janvier 1994, des hommes et des femmes encagoulés occupent sept grandes villes de l'Etat du Chiapas, dont celle de San Cristóbal de las Casas. Il s'agit de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale, le bras armé d'une organisation de communautés *indigenas* du Chiapas. Le choix d'apparaître le lendemain du Nouvel An, le jour même de l'entrée en vigueur de l'ALENA, l'Accord de libre-échange nord-américain passé entre le Mexique, les Etats-Unis et le Canada (Lopez y Rivas, 2014, 30), est symbolique pour eux : c'est un combat contre le néolibéralisme et pour l'humanité et la dignité des peuples *indigenas*.

C'était en 1983 que l'EZLN avait été créée par le groupe politique FLN, le Front de Libération Nationale. Leur nom, "zapatiste", fait référence à Emiliano Zapata, le *caudillo* de la révolution mexicaine de 1910. Inspirés par le succès de la Révolution cubaine de 1959, les guérilleros mayas (tzotziles, tzetales, tojolobales, choles) ont alors la ferme intention d'« allumer » la révolution au Chiapas en s'inscrivant dans une lutte de libération nationale pour transformer le Mexique (Duterme B., 2014, 9). L'année suivante, un groupuscule d'universitaires *meztizos* « internationalistes d'extrême gauche » (Lopez y Rivas, 2014, 30), avaient rejoint le FLN au fin fond de l'Etat du Chiapas. Ils expliquaient cette union : « *De notre côté comme du leur, nous nous sommes rendus compte que nous étions issus de deux échecs et nous avons pris conscience de la nécessité de construire ensemble une alternative* » (Camu Urzua et Totoro Taulis, 1994 ; Le Bot, 1998 dans Lopez y Rivas, 2014, 31). L'un d'entre eux deviendra un des visages, si pas « le » visage, de la révolte zapatiste (à la mode de Che Guevara) : le sous-commandant Marcos (Duterme B., 2014, 9).

Le jour du soulèvement, les *indigenas* se présentent aux petites heures du matin. D'abord, ils se manifestent debouts et silencieux, marquant leur présence dans le pays : "on existe". Ensuite, ils occupent les lieux officiels des différentes villes du Chiapas. Le gouvernement y répond alors par une vaste offensive militaire dans toute la zone *indigenas* du Chiapas. Le conflit armé durera douze jours de répression sanglante (Melenotte, 2011, 2). Il sera fort médiatisé et la société civile mexicaine, confrontée aux images fortes du conflit, réclamera le retour à la paix.

L'Etat sous pression se retire alors et l'EZLN, fort du soutien national et international, dépose les armes et opte pour la voie du dialogue.-Les armes n'ayant

jamais été pour eux qu'un instrument pour se faire entendre et non une fin en soi, ils entament des négociations avec le gouvernement de l'époque, le PRI, le parti unique (Duterme B., 2014, 24).

Les accords de San Andres : la voie du dialogue

En 1995 débutent les négociations entre l'EZLN, le gouvernement (COCOPA, Commission de conciliation pour la paix) et l'Église progressiste (CONAI). Tout l'enjeu pour les Zapatistes et leurs sympathisants est, à un premier niveau, la reconnaissance des peuples *indigenas* et de leur libre-détermination, ainsi que la légalisation de l'autonomie déjà proclamée par les communautés (Melenotte, 2011, 2) : « Comme peuples indigènes que nous sommes, qu'ils nous laissent nous organiser et nous gouverner de manière autonome ». (Bashet J., 2004, 30).

Le second niveau, qui fait l'une des particularités des négociations des Zapatistes avec le pouvoir, est le caractère inclusif et national qu'ils ont donné au dialogue, la reconnaissance de leur caractère ethnique n'étant pas incompatible avec leur volonté d'élargir le débat à toute la société mexicaine et les autres "laissés pour compte" du système (Lopez y Rivas, 2014, 33).

En effet, « Les Zapatistes manifestent le souci permanent de ne pas ériger de séparation ou de cloisonnement étanche entre indigènes et non-indigènes » (Baschet, 2004, 33). « (...) le zapatisme est à la fois un soulèvement indigène pour la dignité retrouvée et pour l'autonomie, une lutte de libération nationale pour transformer le Mexique et une rébellion pour l'humanité » (*Ibidem*).

Les Accords de San Andrés, pourtant signés par toutes les parties, ne seront pas appliqués par le gouvernement (Duterme B., 2014, 10). Ceci marque un nouveau tournant dans l'évolution du mouvement zapatiste. Se clôt la phase d'ouverture débutée en 1994 et durant laquelle les Zapatistes optent pour un dialogue avec le gouvernement et luttent pour la reconnaissance légale de leurs revendications *indigenas*. Les Zapatistes marquent alors un rejet de "la politique d'en haut" et proposent d'allier la lutte *indigenas* à un vaste mouvement national. C'est la stratégie "par le bas et à gauche" (Baschet J., 2004, 34). Ils coupent les liens avec les instances politiques mexicaines et s'auto-déclarent autonomes.

Notons également que, dans ce mouvement, il y a un refus de la prise de pouvoir. "Il s'agit d'écarter la perspective d'une lutte (armée ou électorale) pour la conquête du

pouvoir *d'État*” (Lopez y Rivas, 2014, 29). L’Armée zapatiste de Libération Nationale existe encore mais le mouvement a choisi la voie pacifique et politique.

En fin de compte, malgré la trahison de l’Etat, ces négociations ont permis d’imposer la problématique *indigenas* dans le débat national et contraint le gouvernement à négocier les accords de San Andrés. Pour le mouvement de rébellion, c’est une victoire politique (Lopez y Rivas, 2014,36).

« L’autonomie de fait »

En 2003, les Zapatistes consolident cette autonomie amorcée en parallèle des négociations en créant cinq *Caracoles* (Escargots, littéralement). Ce sont les cinq centres régionaux zapatistes situés dans l’État du Chiapas : la Realidad, Morelia, La Garrucha, Roberto Barrios et Oventik. Ces centres sont eux-mêmes composés de plusieurs municipalités autonomes sous la juridiction d’autorités régionales, les *Juntas de Buen Gobierno* (Conseils de bon gouvernement) (Melenotte, 2011, 2). C’est une manière de coordonner à un niveau régional l’action des communes rebelles et d’amorcer un « gouvernement collectif ». « Tous, nous avons été gouvernement » (Baschet J., 2014, 26).

Ainsi, déçus par la trahison du gouvernement, ils ne sont pas pour autant hors du champ du politique, nous le voyons avec ces nouvelles structures de pouvoir que sont les “Conseils de Bon Gouvernement”. Pour eux, la grande différence est qu’il s’agit de « formes non étatiques de gouvernement », « c’est-à-dire des modalités d’auto-gouvernement dans lesquelles la séparation entre gouvernants et gouvernés tend à se réduire autant qu’il est possible” (Baschet J., 2014, 29). Une démarche qui s’oppose et se différencie radicalement vis-à-vis du « *mal gobierno* » (mauvais gouvernement), comme ils le nomment (Duterme, 2014, 10). C’est ce qu’ils signifient par leur slogan : *mandar obedeciendo* (commander en obéissant) (*Idem*, 10). Ils rejettent toute forme de « confiscation du pouvoir ». A cela ils veillent par un système de rotation des charges et une révocabilité immédiate de tous les mandats, portés à tour de rôle et bénévolement par hommes et femmes au sein des cinq Caracoles « où l’on administre l’autonomie éducative, sanitaire, juridique, et autant que faire se peut, productive et commerciale des communautés rebelles » (Duterme, 2014, 10).

Il faut noter que l'autonomie *indigenas* n'est pas un choix posé et évident pour ces communautés. C'est avant tout « (...) une prise en charge par les habitants de leur destin là où le gouvernement s'est désengagé [...] ». C'est une question de survie pour ces communautés qui ont d'abord dû répondre aux manques de l'Etat puis sont entrés en résistance en construisant leur autonomie *de facto*, elle-même coupée à la racine (Melenotte S., 2011, 8). Dans ce sens, l'auteur Daniel Bensaïd, cité par Melenotte, dit : « les Zapatistes disent ne pas vouloir ce que, de toute façon, ils ne peuvent atteindre. C'est faire de nécessité vertu » (Melenotte S., 2010, 7).

Il s'agit d'une "autonomie de fait " car elle est établie dans un contexte d'illégalité et dans une zone militarisée, une "autonomie rebelle" (Braschet, 2010). En effet, le gouvernement met en place ce qu'on appelle au Chiapas *la guerra de baja intensidad* ("La guerre de basse intensité"). Il s'agit de tendre la main d'une part et de créer le conflit d'autre part. Le gouvernement applique donc des politiques contre-insurrectionnelles : d'un côté il propose des aides face aux difficultés économiques des communautés et de l'autre, il incite d'autres organisations à agresser les communautés zapatistes ou à les déposséder de leurs terres en faisant passer cela pour des conflits ethniques dans la région (Baschet, 2014, 26).

Solidarité internationale

A la date du soulèvement des communautés zapatistes, c'est le visage d'hommes et de femmes en rébellion que découvre la communauté internationale. Suite à l'appel à la solidarité nationale et internationale diffusé sur internet par les ONG de Droits de l'Homme, un large mouvement va se constituer. Des bases de soutien vont se créer à l'étranger et des volontaires affluent dans les communautés zapatistes qui leurs ouvrent grands leurs portes.



La situation socio-politique du Chiapas nous apparaît donc, au terme de ce parcours, comme complexe.

Cet État situé aux confins du Mexique se voit imposer par des acteurs extérieurs (politiques et industriels) une entrée dans la modernité soudaine et tardive. L'arrivée de cette modernité implique le développement d'agriculture capitaliste entraînant une conception du travail de la terre beaucoup plus individualisée. La population

paysanne *indigenas*, importante au Chiapas et fonctionnant en communauté, se voit fragilisée par cette industrialisation. D'autant plus que, depuis le début du vingtième siècle, les *indigenas* ont dû se battre pour l'obtention de leurs terres. La population exprime des revendications auxquelles l'État répond de manière répressive. La colère gronde...

Dans ce contexte, naît le mouvement zapatiste, une association de communautés *indigenas* qui décident de prendre en main leur destin. Les Zapatistes prennent d'abord la voie des armes, ensuite la voie pacifique du dialogue. Aucune de ces deux voies n'ayant porté ses fruits, ils déclarent alors leur autonomie "de fait", ce qui ne fera qu'augmenter la violence dans cette région. L'Etat décide en effet d'intensifier la présence militaire dans la zone pour étouffer la révolte. Le mouvement zapatiste lance donc un appel à la solidarité nationale et internationale.

C'est à cet appel qu'ont répondu les acteurs de mon terrain, inspirés par le mouvement zapatiste.

DEUXIÈME PARTIE

San Cristobal de Las Casas, une ville qu'on raconte et qui se raconte

Dans cette partie, nous partons à la découverte de San Cristobal de Las Casas, la ville dans laquelle j'ai, pour la plupart, réalisé mon terrain ethnographique. Pendant quatre mois, j'en ai arpenté les rues et rencontré les gens, les volontaires principalement, venus pour s'impliquer, investis dans des lieux engagés.

Je vous invite donc ici, et en premier lieu, à oser un premier pas dans la ville, à l'écoute des discours des volontaires sur celle-ci. Une mise en parallèle des mots employés par l'historien Andrès Aubry dans ses écrits racontant la ville antique de San Cristobal de Las Casas à sa fondation avec les expressions de mes acteurs de terrain qui disent la ville d'aujourd'hui devra ainsi nous aider à cerner un bout de la relation qu'entretiennent ces derniers vis-à-vis de ce lieu.

A l'issue de cette première et courte incursion, je vous inviterai alors à une entrée plus franche dans la ville et dans ses rues, sous la forme d'une visite guidée suivant les pas des volontaires, pour y découvrir les lieux de "lutte" depuis lesquels mes acteurs de terrain construisent leurs discours et leurs pratiques quotidiennes dans la ville. Il s'agira de s'imprégner de l'ambiance et de l'énergie qui circulent à San Cristobal pour tenter d'en tirer des conclusions. Familiarisons-nous donc avec cette ville.

1. Narrativité sur la ville

San Cristobal de Las Casas fut fondée au XVI^{ème} siècle au cœur des répressions coloniales et des résistances indigènes, alors construite comme un refuge pour les conquistadors. Elle est ce qu'on appelle une ville de première génération. Appartenant d'abord à l'ancien territoire du Royaume du Guatemala, elle connaîtra plus tard la mexicanisation du Chiapas et restera debout jusqu'à aujourd'hui. C'est « l'une des villes les plus anciennes non seulement du Mexique mais de tout le continent américain (...) » (Aubry A., 1994, 305). C'est pourquoi l'on parle à son

propos de « ville-témoin », ayant survécu dans un contexte isolé et conflictuel, dépositaire d'un passé colonial. Une continuité qui suscite l'intérêt pour ses monuments, sa culture et les mœurs de sa vie quotidienne (*Ibidem*).

San Cristobal de Las Casas est une ville que les gens racontent au quotidien, avec ses mythes, espoirs, amours, désillusions ou déceptions. Ce qu'il est alors curieux d'observer, c'est combien les expressions utilisées par Andrès Aubry, historien et anthropologue français du XX^{ème} siècle, spécialiste du Chiapas, pour décrire la ville de San Cristobal de Las Casas à l'époque de sa fondation au XVI^{ème} siècle semblent faire écho aux discours actuels de ceux que je rencontrerai tout au long de mon terrain. Comme si - pourrait-on presque oser dire -, avec le maintien de cette ville au fil des siècles, s'étaient maintenus dans le temps les mots qu'elle inspire.

Sous un premier titre, il s'agira donc de se baser sur ces écrits d'Andrès Aubry racontant San Cristobal à l'époque de sa fondation et de les confronter aux discours de mes acteurs de terrain pour mettre en évidence leurs similitudes - qui me frappèrent à ma première lecture des textes d'Aubry - et résonances dans le temps. Par ce biais, j'invite le lecteur à oser un premier pas dans la ville en se mettant à l'écoute des discours qui se construisent sur celle-ci : discours non dénués d'ambiguïté - nous le verrons -, balançant entre attraction et/ou rejet, cette ville faisant de l'effet, ne laissant en tout cas jamais indifférent. Un second titre sera l'occasion de mettre davantage l'accent sur cette relation particulière à la ville, dont je prendrai conscience au fur et à mesure de ma recherche, des mes échanges et de mon expérience.

Hier et aujourd'hui, un ton commun

Ici, je reprendrai donc à chaque fois des moments choisis des descriptions d'Aubry et tenterai d'en montrer par des illustrations tirées de mes données de terrain les consonances avec les discours actuels.

Notons qu'il s'agira principalement des discours des volontaires brigadistes qui ont un rapport spécifique à la ville compte tenu du fait qu'ils en sortent régulièrement pour partir en brigade civile d'observation dans des communautés souvent reculées et difficiles d'accès. C'est sur le regard de ce public qui apprivoise San Cristobal dans des allers-retours entre les communautés et la ville, que je me baserai. Mais

également, en partie menue, sur celui des responsables d'ONG et de toutes personnes engagées d'une manière ou d'une autre dans la ville : les anciens, les volontaires, etc.

“San Crisis” (Sainte Crise)

San Cristobal de Las Casas, l'antique capitale de l'État du Chiapas, est située « à la queue du Royaume de Guatemala et [...] à la périphérie d'un Mexique tout aussi éloigné » (Aubry A., 1994, 305). Une position qui a marqué les habitants de la ville par la peur d'être marginalisés, confinés aux frontières de ces deux pays. D'autant que la ville est née d'un repli stratégique des conquistadors fuyant les représailles indigènes après un combat qui les affaiblirent considérablement (*Ibidem*). San Cristobal fut dès lors rêvée comme une ville-refuge au beau milieu d'une « province ravagée par la peur » (*Ibidem*). La ville se développera et se consolidera au fil du temps mais toujours habitée par cette peur qui prendra de multiples visages. Quand ce ne sera pas les indigènes (dont la population diminuera drastiquement un siècle après l'arrivée des conquistadors), ce seront les tremblements de terre, les épidémies ou encore la peur de la modernité que les habitants de San Cristobal de las Casas redouteront (*Idem*, 308). Dans ce contexte marqué par ce sentiment d'insécurité, « l'habitude à San Cristobal, c'est la crise et une lutte perpétuelle contre celle-ci », écrit Andrés Aubry (*Idem*, 305).

C'est bien ce terme de *crise* qui reviendra régulièrement sur mon terrain contemporain, notamment sous la forme de l'expression « San Crisis » (Sainte Crise) construite sur le jeu de mots entre *crise* et *San Cristobal*. C'est non sans cynisme que j'entendrai dès lors maintes fois cette réplique dans la bouche des anciens de la ville. Federico m'explique : “*San Crisis c'est pour parler des gens qui viennent ici pour régler les questions existentielles qu'ils se posent chez eux (rire), mets-ça dans ton mémoire !*” (Extrait de carnet de terrain, 06.12.2015) Et Juan de compléter « *des gens qui cherchent quelque chose, ils ne savent pas quoi, mais ils arrivent ici pour le trouver* » (Entretien Juan, responsable de l'ONG *Natate*, 30.01.2016).

La plupart des volontaires que je rencontre sont effectivement dans cette recherche de sens. Ils me racontent leur départ :

« [...] *Maria dit qu'elle ne sait pas où est sa maison, elle n'a pas de date de retour et semble chercher quelque chose, ou fuir de*

quelque part. C'est la deuxième fois qu'elle vient à San Cristobal, [...]. » (Extrait de carnet de terrain, Maria, 23.01.2016).

« Avant de partir elle [Felicitas] était en grosse remise en question : quel est ce système dans lequel elle vit ? Elle ne veut plus y participer. Elle était dans un vide et aujourd'hui c'est tout l'inverse, tout bouge tout le temps, tout est nouveau, elle ne fait que des découvertes... » (Extrait de carnet de terrain, Felicitas, 26.01.2016).

À propos de Joséphine, je notais :

« Joséphine dit « qu'elle cherche sa vie ». Elle veut s'inspirer des communautés au Chiapas, pour plus tard vivre de façon alternative » (Extrait de Carnet de terrain, 11/01/2015).

Angus, lui, met l'accent sur la nécessité de partir :

“Je me sentais vraiment mal en Allemagne, pourtant ici il y a beaucoup de pression du mouvement de l'extrême droite raciste, et ça fait peur parce que tout ce qu'il se passe, la violence, ils attaquent des réfugiés, des étrangers et toutes personnes qui s'opposent à leurs idées. Donc ouais, j'aimerais vraiment rester ici, je vois bien qu'il y a plein de choses à faire et c'est super important qu'ils y aient des gens qui se battent contre ici mais moi je pouvais pas après cette expérience en Hongrie dans les camps de réfugiés, j'en suis revenu traumatisé,... Puis je n'avais ni maison, ni infrastructure ou groupe dans lequel m'investir, il fallait que je parte, et je suis venu ici pour, je sais pas, gagner un peu plus d'espérance pour le futur. [...]” (Entretien Angus, 12.02.2016)

Mon partenaire de brigade civile d'observation (BriCO), Bart, quant à lui, emploie directement le terme de *crise* pour raconter son parcours jusqu'ici et le moteur de ses choix, qu'il s'agisse de sa remise en question des BriCO - j'y reviendrai plus tard - ou de son départ de l'Université en Allemagne :

« Il me parle de toutes ces personnes de son entourage, dans ses études, qui se posent beaucoup de questions, qui ne sont pas

certaines de continuer leurs études. Il m'explique que tous ces questionnements dans le même auditoire alimentent ses questionnements personnels. "Yo, estaba en crisis (moi, j'étais en crise), je suis le premier à être parti, je voulais faire quelque chose qui ait du sens" » (Extrait de carnet de terrain 22.11.2015).

"Sal si puedes" (Sors si tu peux)

Au XVI^{ème} siècle, la ville de San Cristobal fut consolidée par une défense sans précédent. Les populations espagnoles s'installent à cette époque au cœur de la vallée, choisissant cet emplacement pour l'eau et les terres cultivables qu'il offre (Aubry A., 1994, 308). Ils s'exposent dès lors en même temps aux communautés indigènes vivants dans les collines boisées tout autour. Sans ressources pour construire des fortifications, ils élaborent alors une défense audacieuse en se plaçant à l'abri non seulement de remparts naturels mais également de défenses humaines. La première « enceinte » était ainsi constituée des communautés monastiques placées stratégiquement (car elles sont chargées de la diplomatie avec les indigènes) entre le centre espagnol et les quartiers de leurs alliés indigènes, ces derniers constituant la deuxième protection de la ville (*Ibidem*). Ensuite venaient les protections naturelles : tout d'abord, les deux rivières entre lesquelles les conquistadores assirent leur siège avec l'interdiction de construire des ponts ; puis, au nord de la ville, les grandes étendues et pâturages à découvert rendant la tâche impossible aux indigènes de s'approcher sans être vus. Enfin, la ville profitait au sud de la protection d'un ensemble de lagunes qui jouaient le rôle de douves, comme des fosses autour d'un château (*Idem*, 309). Cet ensemble d'enceintes et de protection naturelles et humaines fut alors nommé par les conquistadors : « *sal si puedes* » (sors si tu peux) (*Ibidem*).

C'est bien également cette expression que j'entendrai des dizaines de fois sur mon terrain : « *Tu sais bien, c'est San Cris : « Sal si puedes de Las Casas !* (Sors si tu peux de "Las Casas"). Par cette expression se dit la difficulté de quitter cette ville, mais également l'envie d'y revenir et les nombreux séjours prolongés. Ainsi témoignait Bianca :

« La première fois, quand j'ai dû partir, j'ai pleuré, j'avais le sentiment de ne pas avoir vécu tout ce que je devais vivre ici. C'est

un lieu où tu rencontres des gens et c'est super intense, parfois plus fort qu'avec tes meilleurs potes » (Extrait de carnet de terrain, Bianca, 15.01.2016).

Il y a ceux qui savent qu'il reviendront :

« Quand tu viens ici, tu sais que tu vas revenir. La diversité de cette ville c'est ça que j'adore, vivre ici ça t'ouvre l'esprit, c'est cette convivialité qui me plaît » (Extrait de carnet de terrain, Lia, 30.01.2016).

Puis il y a les anciens, ceux qui vivent à San Cristobal et qui voient passer les étrangers. Esteban, 28 ans habite à San Cristobal et gère un atelier de vélos coopératif. Il me raconte :

« Au départ les gens viennent pour une semaine dans cette ville, finalement ils y restent plusieurs mois et quand ils la quittent, toi tu sais pertinemment qu'ils reviendront » (Extrait de carnet de terrain, 10.01.2016).

“La Mama Grande” (La Grande Maman)

Les alliés indigènes et les moines constituaient la muraille humaine de la ville mais ils ne suffirent pas à conjurer la peur. La population étant peu nombreuse et majoritairement masculine, elle restait une proie facile pour leurs ennemis. Pour solutionner le problème (démographique), les fondateurs décidèrent d'importer deux cents femmes indigènes. Cette nouvelle population féminine vint changer au fil du temps le destin de San Cristobal. En effet, la tendance s'inversa et la présence féminine devint majoritaire, et même « excédante », dans le sens où le nombre de femmes célibataires, veuves ou « abandonnées » devenait un réel problème. Pour résoudre ces frustrations sociales, un prêtre fit construire en 1595 un couvent de nones. Cette communauté pris de l'ampleur et occupa une place importante dans la ville. Une autre solution fut également mise en place : la « Casa de Recogidas » (la maison des *recollectées*, littéralement). Cet endroit accueillait des femmes dites « *escandalosas* » (scandaleuses), les célibataires, les femmes qui fuyaient leur ménage, etc. (*Idem*, 312)

Les femmes elles-mêmes, fatiguées d'être vues comme un « excédent », prirent alors leur destin en main et s'imposèrent comme gardiennes de la ville-refuge. Lorsque les hommes étaient appelés aux champs, c'étaient elles qui se chargeaient des foyers et de la gestion de la ville. Lors de catastrophes sociales ou épidémies, c'étaient encore elles qui avaient pour mission d'endiguer la maladie. Elles étaient responsables de « la gestion de la peur » (Idem, 313). Ces rôles leurs étaient reconnus et leurs donnaient une place dans la ville.

Le cœur espagnol transformé en « *nid protecteur* » (Idem, 320), les conquistadors surnommaient alors San Cristobal la « *Mama Grande* » (la Grande Maman). Ces termes chaleureux de “nid” et “Mama” pour décrire la ville traduisent ainsi de cette impression d'un lieu où l'on se sent bien, que l'on connaît et dans lequel on est en sécurité.

Ces impressions feront finalement écho aux ressentis sur la ville dont me témoignent les volontaires avec qui je vis. C'est sous l'expression très connue : « *San Cristobal es una burbuja* » (San Cristobal, c'est une bulle), que je reconnâtrai ce sentiment. Cet extrait de conversation avec Justine parle de lui-même :

« *Tu sais bien, San Cris c'est comme dans une bulle, c'est tout petit, tu connais tout le monde, tu te sens comme chez toi* »
(Entretien Justine, 03.02.2016).

Angus, qui a vécu d'en d'autres coins du Mexique, insiste sur ce sentiment de sécurité à San Cristobal :

« *Bon je crois que le centre historiques est super beau, super tranquille, pas comme d'autres parties du Mexique où il faut faire attention tout le temps, et je pense que quand tu peux marcher dans la rue et te sentir en sécurité c'est un sentiment super bon, c'est super important de se sentir en sécurité* » (Entretien Angus, 12.02.2016).

Maria met en évidence ce sentiment familial, et revient également, avec l'idée de “bulle de magie”, sur le côté protecteur de la ville, comme si elle était entourée d'enchantements :

« A San Cris', il y a beaucoup d'italiens, c'est comme une bulle de magie ici, c'est ça qui nous attire dans cette ville. » (Extrait de carnet de terrain, Maria, 15.01.2016)

On l'a donc vu, à la ville San Cristobal de Las Casas s'attachent et s'attachaient une série d'expressions qui semblent avoir persisté dans le temps, sinon du moins pouvoir s'actualiser, et semblent dire certaines facettes de la ville : "Sainte crise", "sors si tu peux", "comme dans une bulle", *etc.* Ce qui est alors intéressant d'observer avec ces expressions, c'est le double sens qu'elles peuvent chacune revêtir. Ces discours peuvent en effet autant traduire d'un attrait positif pour la ville que négatif. Je propose de discuter de cette ambiguïté des discours sur la ville dans la partie qui suit. Car qu'on l'aime ou qu'on la déteste, la ville de San Cristobal de las Casas ne laisse en tout cas pas indifférent.

“je t'aime moi non plus”

Ainsi y a-t-il donc toute une narrativité autour de la ville de San Cristobal : on la raconte, on l'invente, on la stigmatise ou on l'adore, mais toujours elle suscite un intérêt. À travers les expressions et les phrases qui disent la ville et le sentiment qu'elle procure se reflète en réalité une relation forte et paradoxale (de type amour - haine) dont je prendrai conscience tant par ma propre expérience dans la ville, qu'au travers des témoignages des acteurs du terrain et dont on a déjà perçu une partie.

Dès l'annonce de mon départ, je pouvais déjà entrevoir - je ne me rends compte qu'*a posteriori* - les bribes de cette relation particulière. Ainsi, beaucoup avaient un avis tranché et n'hésitaient pas à me le partager. J'écirai dans mon carnet :

« À l'annonce de mon départ, les réactions divergent, certains me disent : « Ah... toi aussi tu vas là bas, tu fais comme tout le monde ! ». D'autres : « Waw, San Cristobal de Las Casas ? Les Zapatistes ? Quelle chance ! », ou encore « ah bon c'est où ? C'est quoi ? ». Mon terrain commençait » (Extrait de carnet de terrain, 15.11.2015).

Une fois sur place, beaucoup s'exprimaient sur leur vécu dans la ville, en puisant dans un répertoire varié d'expressions pour la dire : *San Cris te atrapa* (San Cris' t'attrape), *San Cris, siempre vuelvas* (San Cris', à chaque fois tu reviens), *San*

Cristóbal es una burbuja (c'est une bulle), déjà cité plus haut (Extrait de carnet de terrain, 27.01.2016).

Finalement, le terme *burbuja* (bulle) pourrait peut-être à lui seul récapituler l'ambiguïté que ces expressions revêtent. La bulle, c'est ce sentiment d'un monde à part, nous l'avons vu, un monde dans lequel on se sent bien, où - oserais-je dire - l'on s'évade après une *crise* : Maria ne sait pas où est sa maison ; Angus est venu pour chercher plus d'espoir ; Joséphine cherche sa vie. Mais ce que ce terme peut également exprimer, c'est ce sentiment de tourner en rond dans la ville, d'évoluer "*dans un petit monde, avec les mêmes gens*" et de ne pas pouvoir sortir de cette bulle, *sal si puedes* (sors si tu peux).

Lola, par exemple, utilise le terme de "bulle" pour exprimer son sentiment d'enfermement :

« J'étais entourée de tous ces touristes et ces voyageurs et je me sentais enfermée dans un même petit monde, comme dans une bulle » (Entretien Lola, 16.01.2016).

La bulle, enfin, c'est donc également cette fine pellicule qui nous enveloppe et nous coupe de la réalité, celle qui nous rassure et nous procure confort mais nous empêche donc tout à la fois de voir ce qu'il se passe en son extérieur. Tant qu'on ne l'a pas fait éclater et que l'on n'est pas allé voir au-delà, seul le superficiel est visible à nos yeux, une partie de la réalité manquante. C'est en tout cas cette idée qui transparaît dans les témoignages suivant à propos de la ville de San Cristobal, dont celui d'Angus, assez significatif à ce sujet-là :

« Tu vois j'aime beaucoup San Cris mais bon, le centre-ville c'est comme une bulle, tu vois ? Je veux dire, dès que tu sors du centre tu vois qu'il y a plein de problèmes ici, mais on ne te permet pas de voir tout ça, enfin moi je crois que ça, ça vient beaucoup du tourisme, je veux dire, le tourisme c'est une partie de l'économie d'ici, du moins pour une partie des gens, pas tous, et pour ça mon sentiment sur San Cristobal, je sais pas... parfois oui et parfois non... parce qu'il existe tellement de problèmes ici que bon, tu ne les vois pas quand tu es dans le centre-ville » (Entretien Angus, 12.02.2016).

Ana parle également d'une face cachée de la ville, à côté de la fascination qu'elle provoque :

« Il y a cette ambivalence de San Cristobal, un intérêt quasi obsessif (rire), mais aussi un désintérêt complet ! Il y a ce que l'on voit de San Cris, comme c'est beau... et puis la réalité de l'autre côté. Donc oui c'est un lieu de rencontre multiculturel, mais tout le monde ne s'investit pas, et ce n'est pas quelque chose de mauvais non plus, chacun a ses raisons d'être ici » (Entretien Ana, 30.01.2016).

Angus et Ana décrivent donc tous les deux une ville à deux visages : une ville qui attire, inspire la lumière, le confort et la fascination, et qu'on pourrait dire destinée à ceux qu'ils appellent touristes et dont ils semblent vouloir se distinguer, succombant à sa magie ; une autre, plus "réelle" (selon leurs mots) et donc plus dure, ne s'offrant qu'aux personnes qui s'y intéressent et y restent plus longtemps, ayant pris le pas de sortir de leur bulle, de ce "petit monde".

Cette vision de la ville à deux facettes, je la retrouve également, d'une manière un peu différente, dans le discours des *anciens* (ceux qui restent), qui leur permet ici de dénoncer non plus seulement un certain tourisme mais plus encore ceux qu'ils nomment "*les gens de passage*", ces volontaires qui se disent intéressés par la cause zapatiste mais ne peuvent, selon eux, pas avoir une expertise fine de *la réalité*. Ils me mettent en garde :

« Alejandro connaît très bien la question des Zapatistes et des communautés indigènes, de "fond en comble" me dit-il ! Il me conseille : « tu observes, tu ne fais pas de commentaires et tu ne crois pas tout ce qu'on te raconte ici à San Cristobal. En observant tu te rendras compte de la réalité. Car ici, tout le monde manipule tout le monde, le Centre FrayBa tout comme les indigènes » (Extrait de carnet de terrain, Alejandro, 08.11.2015).

« Il [Federico] veut m'aider dit-il, et m'explique que les gens sont très réticents ici, ils se méfient : "des gens comme toi ils en voient beaucoup passer". Je lui demande si ces personnes méfiantes sont

ceux qui vivent ici et sont engagés depuis longtemps, il me confirme. ». (Extrait de carnet de terrain, Federico, 15.12.2015)

Ces derniers témoignages parlent donc non seulement de la superficialité de la ville, ville vitrine consciente d'une demande touristique, mais également des rapports à la ville et des pratiques de certains volontaires. Ils révèlent les clivages existant à San Cristobal de Las Casas entre les volontaires "*de passage*" et les anciens, se critiquant l'un l'autre sur leurs pratiques dans la ville en tant que militants. Cette dernière question sera abordée plus spécifiquement dans la partie III, sous la rubrique "les coulisses des volontaires".

En attendant, retenons ceci : ces phrases cultes dans la ville et sur la ville - *una burbuja, sal si puedes de Las Casas, San Cris te atrapa, siempre vuelvas* - que s'approprient les militants, sont teintées de ces aspects paradoxaux : elles évoquent tant le sentiment d'une attirance que la sensation d'une impasse ; tant l'idée d'un monde à part, magique et sécurisant, que celle d'un monde superficiel, qui cache une part d'ombre et fermé sur lui-même. Cette relation forte de type amour - haine aperçue ici donne des clés de compréhension sur la manière dont est vécue l'expérience dans la ville et les choix que posent les volontaires en fonction. Ils ont parfois du mal à se situer par rapport à celle-ci : nous avons lu Angus plus haut : "*mon sentiment sur San Cristobal, je sais pas... parfois oui et parfois non...*", et puis Frida (qu'est belle comme un soleil), qui se demande si partir ou rester : "*San Cristobal, chaque jour c'est différent*", parfois elle veut partir, mais dès qu'elle s' imagine en Allemagne elle se dit « *Oh non non non* » » (Extrait de carnet de terrain, Frida, 27.01.2016). "L'analyse du discours permet ainsi de rendre compte des lieux en privilégiant les représentations, les sens et la manière dont ils structurent l'espace" (Gilbert, 1986, dans Boukhris L., 2012, 4).

2. La ville parle d'elle-même

A quoi ressemble cette ville qui nourrit des discours passionnés et contrastés ?

Les volontaires - nous l'avons vu - parlent à propos de San Cristobal de las Casas d'une ville à deux faces, dont l'une, fascinante, ne serait que la surface polie de la seconde, plus dure et plus "réelle". Pour aller plus loin dans la découverte de la ville, j'invite alors maintenant le lecteur à y entrer franchement et à pénétrer dans les lieux investis par les volontaires venus à San Cristobal pour, rappelons-le, s'engager

auprès des communautés *indigenas* résistantes de la région. Car la ville, au-delà des discours qui se font et fondent sur elle, parle également d'elle-même. Sa forme, son organisation, les lieux qui la composent nous racontent quelque chose et je vais donc m'attacher à en faire une visite.

Nous irons dès lors selon ce chemin : nous marcherons principalement dans le centre touristique, à la suite des volontaires, dans ces rues où se côtoient les magasins de souvenirs et les cafés culturels militants et indépendants profitant tous, à des fins commerciales et/ou politiques, de la vitrine qu'offre San Cristobal, nous allons le voir. Nous irons également faire un petit tour du côté de ces lieux plus éloignés, moins directement accessibles ou plutôt, moins directement donnés au regard et dont il faut alors avoir entendu parler pour les connaître. Cette visite guidée prendra sa forme à partir de mes notes prises sur la ville tout le long de mon séjour à San Cristobal de las Casas. Nous découvrirons donc ces différents espaces dans lesquels les acteurs de mon terrain évoluent, lieux qu'ils disent "de luttes" et depuis lesquels ils construisent leurs discours et leurs pratiques quotidiennes dans la ville.

Une visite guidée au cœur de la ville

Les rues principales : La *Real Guadalupe* y El *andador Eclesiastico*

Deux rues principales font le centre touristique de la ville. Ce sont des rues piétonnières, faites de grands pavés d'une couleur terre et bordées de hauts trottoirs étroits. Elles relient toutes deux le bas et le haut de la ville et la balade dans ces deux rues est ponctuée de différents sites à visiter. Les rues elles-mêmes sont bordées de maisons d'un style datant de l'époque coloniale.



Figure 2 : La Real Guadalupe (San Cristobal de Las Casa, janvier 2016)

La première rue est célèbre pour la vue qu'elle offre sur l'Eglise Guadalupe qui lui donnera son nom : *La Real Guadalupe* (La Guadalupe Réelle). La seconde, *El andador Eclesiastico* (Le piétonnier Ecclésiastique), débute à l'entrée de l'imposante Cathédrale de San Cristobal de Las Casas (là où ont eu lieu les négociations des Accords de San Andrés). Elle mène jusqu'au mercado *organico* (marché biologique), le marché populaire de la ville qui me rappelle les souks orientaux, avec ses rues étroites où les échoppes sont serrées les unes contre les autres et devant lesquelles s'étalent fruits et légumes, épices, *frijoles* (haricots) de toutes les couleurs, poulets égorgés, étales de vêtements puis petits *puestos* (postes) pour s'arrêter manger des tacos (plat national). Un vrai labyrinthe dans lequel les touristes de San Cristobal aiment se perdre au milieu de la population locale, populaire et ethnique. Avant d'arriver au marché populaire, la rue passe devant le *mercado de artesanias* (marché des artisanats), très apprécié des touristes. *Indigenas* et *meztizos* s'y côtoient. On retrouve les broderies aux motifs mayas sur des blouses, des sacs, des foulards, mais aussi des bijoux, des ponchos, des hamacs, des sacoches en cuir... une palette de produits fabriqués par les artisans de San Cristobal et d'ailleurs au Mexique. L'ambre est la star du marché et de la ville en général : cette pierre couleur miel se retrouve sur tous les bijoux, taillée dans des formes différentes et accompagnée de plumes, cuir ou d'autres matériaux selon l'artisan.

Tout le long de ces deux rues s'enchaînent des commerces qui se veulent “authentiques”, sans insignes lumineux ostentatoires pour la plupart, se fondant ainsi dans l'architecture. Des restaurants__proposent des spécialités__chiapanèques ou mexicaines mais aussi d'ailleurs, pizzas d'Argentine ou d'Italie, vin d'Espagne, boulangerie de France... empreintes des *voyageurs* qui n'ont plus jamais quitté la ville. L'offre végétarienne est également importante à San Cristobal, dans l'air du temps d'un monde en changement. Entre ces restaurants, s'intercalent les boutiques de textiles présentant toujours les mêmes motifs et broderies originaires de la culture maya (l'une des grandes civilisations préhispaniques du Mexique, Guatemala et Honduras). De nouveaux magasins de bijoux (l'ambre y brille toujours mais cette fois accompagnée d'or ou d'argent) s'offrent alors à nous et cafés et bars ponctuent ces deux longues rues de terrasses animées surtout le soir. La vente s'organise également à l'extérieur, dans la rue, où femmes et enfants *indigenas* étalent leurs produits coude à coude avec des voyageurs vendant leur création pour financer leur voyage, boucles d'oreille en plumes d'oiseaux, colliers en macramé, *etc.*

Une boutique un peu différente attire alors un public plus averti. Il s'agit d'un magasin vendant exclusivement des produits représentant les zapatistes ou issus de leurs communautés et dont les bénéfices, m'expliquera le vendeur, “*reviennent directement aux communautés*”. Sous le portique, pendent des t-shirts avec le visage du sous-commandant Marcos à la mode de Che Guevara et, à l'intérieur, des *palicates*, ces foulards aux couleurs rouges et oranges que les zapatistes portent autour du cou ou sur la bouche (foulard des paysans indigènes en général). Des cagoules sont également exposées, les *pasamontaña*, qui font office de masque pour les hommes, femmes et enfants lors d'événements publics. Enfin l'on retrouve les bottes noires, dernière touche symbolique de l'uniforme du zapatiste. En plus de l'uniforme, il est possible d'acheter cartes postales et posters des célèbres illustrations de Beatriz Aurora, une artiste qui s'est rapprochée des communautés zapatistes dès le soulèvement de l'EZLN en 1994 et qui depuis, met les idées de ce mouvement en peinture.



Figure 3 : carte postale illustrée par Beatriz Aurora

On trouve encore dans ce magasin des livres de contes et de poèmes écrits par le sous-commandant Marcos, du café produit par les communautés zapatistes, et toutes sortes d'autres produits-types d'une boutique à souvenirs, tout de même un peu spéciale. Notons que ce type de boutiques est loin d'être un cas isolé à San Cristobal. Ce que l'on pressent ici comme une éventuelle commercialisation de l'image zapatiste est sans doute partie de ce qui attire et, du coup, dans le même temps rebute en réalité une partie des volontaires rencontrés et qui a un inspiré le concept de "zapatourisme" dont nous parlerons dans la dernière partie. D'autres espaces aux noms évocateurs tels que *Libre Café*, *Tierradentro*, *El Revolucion* (Café Libre, Terre Intérieure, Le Révolutionnaire) prennent place dans le centre touristique de San Cristobal, nous allons le voir.

Une ville "fertile" : bars à thème et espaces culturels et engagés

Les volontaires rencontrés lors de mon terrain découvrent en séjournant à San Cristobal une ville culturelle et engagée, avec des espaces de création et de luttes, expliquent-ils. L'extrait d'entretien de Lola qui suit est représentatif de ces propos.

Elle y exprime le sentiment que la ville lui procure en nous faisant traverser certains lieux-clés de cette dernière :

« Je trouve ça bien inspirant tout ce côté culturel à San Cristobal, il y a toujours quelque chose à savoir culturellement mais aussi des choses engagées à faire dans les cafés, les bars, avec les artistes locaux par exemple. J'ai l'impression que c'est un endroit vraiment fertile pour les projets un peu alternatifs, comme hier quand on a visité la Casa Ghandi⁹, et puis tu m'as parlé d'une communauté écolo donc ouais j'ai l'impression qu'il y a plusieurs projets qui se font vraiment intéressants qui partent d'ici ou des alentours. Puis le fait de voir aussi à quel point les savoir autochtones sont intégrés au CIDECI, ça m'a vraiment impressionné ! Je n'ai pas encore vu de jour, mais juste d'y aller puis de voir qu'ils faisaient la conférence en tzotsil, tselal et en espagnol, c'est quand même fort » (Entretien Lola, 04.01.2016).

Le témoignage d'Angus suit le discours de Lola et va un pas plus loin. Angus exprime ici ce qui lui plaît à San Cristobal, l'idée d'un lieu où se construit au quotidien une autre société :

“La ville est vraiment belle et puis il y a beaucoup de mouvements politiques, de mouvements sociaux et ça, ça me plaît énormément. [...] Il y a beaucoup de personnes intéressantes ici qui font beaucoup de choses très intéressantes, il y a beaucoup de projets à San Cris, on sent que c'est en train de changer tout le temps, il y a des gens qui sont en train de travailler pour changer les choses et c'est quelque chose d'important et de très très bien” (Entretien Angus, 12.02.2016).

Tous deux, Angus et Lola, parlent d'une ville en ébullition qui bougent tout le temps et qui les inspirent. Continuons donc la visite de San Cristobal et entrons dans ces lieux dits “engagés” que valorisent ces volontaires. Je propose de suivre le trajet exposé par Lola dans son témoignage : “[...] plusieurs projets [...] qui partent d'ici ou

⁹ La Casa Gandhi, créée par Alba, une italienne installée au Chiapas depuis 15 ans, est un projet de soutien scolaire et d'ateliers créatifs dans la communauté d'Alcanflores en périphérie de la ville. J'y reviens plus loin.

des alentours.”, citant d’abord les “cafés et les bars” du centre-ville et, ensuite, la Casa Gandhi et le CIDECI situés en périphérie. Précisons déjà que chacun de ces lieux que nous allons visiter revendique une certaine indépendance vis-à-vis du gouvernement, une “liberté d’action, [...] le fait de ne pas être conditionnés ou assujettis” (Entretien Carmen et Patricia, responsables Junax, 02.02.2016).

Les bars à thème et centres culturels

Au *Libre Café*, le ton est sans équivoque. Les murs servent d’espace d’expression : l’un est décoré de posters révolutionnaires, de slogans et images stylisées du mouvement zapatiste ; un autre est parcouru de mots peints dans tous les sens : *Construye - Intercambia - Viaja - Siempre crea - Recicla* (Construit - Échange - Voyage - Créé toujours - Recycle), etc. Tant l’image de la résistance indienne que celle du voyageur en quête d’expérience sont ici mobilisées. Le *Libre Café*, c’est aussi un espace culturel où s’organisent des événements de sensibilisation à la situation indienne et paysanne au Chiapas (pièces de théâtres, lectures de poèmes, groupes de musiques aux textes engagés). C’est enfin également un nom choisi pour défendre une certaine alimentation, équitable et biologique. L’on peut lire sur le menu : “*Café 100% libre d’agrochimiques, cultivé en total harmonie avec la nature et de manière digne, sans exploitation sociale*” (Extrait de carnet de terrain, 06.01.2016).

Un pas plus loin, nous entrons dans le *Tierradentro* (Terre Intérieure). Le *Tierradentro* se présente comme un *centro cultural y politico* (centre culturel et politique) mais aussi un café et un restaurant. L’établissement est situé dans un patio couvert, sous lequel les gens mangent avec autour d’eux, sous les colonnades, des boutiques tenues par des coopératives autonomes zapatistes. Les couleurs du mouvement sont largement représentées au *Tierradentro* et les illustrations célèbres de Beatriz Aurora sont reproduites en grand sur les murs du patio. L’engagement politique du lieu s’inscrit jusque dans les plus petits détails. Je découvrirai sur mon ticket de caisse une citation : « *cuando una mujer avanza, no hay ombre que retroceda* » (quand une femme avance, il n’y a pas d’homme qui recule).

Déambulons alors jusqu’au *Kinoki*. Le *Kinoki, foro cultural independiente* (forum culturel indépendant), est un restaurant, bar, salon de thé et cinéclub. Y sont proposées des projections de documentaires, toujours engagés, sur la situation du

Chiapas avec le documentaire *Zapatista, crónica de una rebelión* (Zapatiste, chronique d'une rébellion), au programme tous les mois, ou sur des événements marquant du pays comme, par exemple, *Ayotzinapa, cronica de un crimen de estado* (Ayotzinapa, chronique d'un crime d'état), mais également des sujets dépassant les frontières du Mexique avec, par exemple, le documentaire français "Notre poison quotidien" sur l'alimentation en occident, de Marie-Monique Robin. Y sont également organisés des Ciné-débats en partenariat avec des organisations de la ville comme FrayBa le Centre de Droits de l'Homme, ou encore le Service International pour la Paix (SIPAZ) apparu en 1995 pour affirmer la présence permanente de la société civile internationale au Chiapas, deux organismes de poids dans la région.

À quelques enjambées de là, nous mettons les pieds au Wapani. *El Wapani* est, lui, "un espacio cultural independiente, donde el arte es nuestro motor"¹⁰. Lieu très fréquenté par les voyageurs, c'est un espace de formation (une académie) pour suivre des *talleres* (ateliers), à savoir cours de danse, de chant, de cirque, de clown et j'en passe. Toute personne ayant des connaissances artistiques et souhaitant donner un atelier est accueillie au *Wapani*, que ce soit pour un jour où chaque semaine. L'offre d'ateliers est donc très variée, de tous les pays et rythmée au va-et-vient des voyageurs-artistes. Le soir venu, ce même espace se transforme en salle de spectacles et de concerts, réalisés par les apprentis et/ou professionnels qui s'entraînent la journée. Le lieu se veut solidaire à la cause des Zapatistes et peuples autonomes. Les spectacles ont souvent des touches d'insurrection, du moins dans leurs appellations : *Zapa Cumbia*, *Dansa Rebelde* (Danse Rebelle), etc. (Extrait de carnet de terrain, 08/01/2016).

Éloignons-nous enfin quelque peu du centre pour pousser la porte du *Paliacate*. Ce dernier est un espace culturel indépendant qui cumule lui aussi les rôles : théâtre, cinéma, salle de concert et espace pour la tenue d'ateliers. Ses fondateurs le présentent ainsi :

"Nous voyons notre forum comme un laboratoire pour expérimenter la libre expression sans distinction aucune. Nous croyons en la nécessité que des espaces ouverts existent, avec des propositions sociales, qui sont des outils pour construire un autre monde. Nous revendiquons le pouvoir de transformation de l'art et

¹⁰ "un espace culturel indépendant, où l'art est notre moteur".

*de la culture, comme outils de changements et d'éducation. Les gens de tous âges, organisations et projets à caractère social et artistique composent cette grande famille*¹¹.

Tandis que les autres lieux accueillent autant des visiteurs voulant simplement boire un café ou apprendre à jongler que des personnes avides de s'informer sur la situation au Chiapas, le *Paliacate*, quant à lui, situé dans une rue résidentielle un peu plus loin que le centre attractif de la ville, est un lieu dans lequel on entre plus difficilement par hasard ou pour d'autres raisons que la question de la résistance au Chiapas et dans le monde. S'y retrouvent les personnes militantes de la ville, celles qui ont travaillé à la Casa Gandhi, ont participé au débat du jeudi au CIDECI et partent régulièrement en Brigades civiles d'observation avec FrayBa.

Le Junax, centre d'hébergement pour volontaires

Le *Junax*, lieu central où j'ai réalisé mon terrain et dont le nom signifie "ensemble" en langue tseltal, est un centre d'hébergement pour volontaires qui a été imaginé par quelques jeunes étudiants mexicains venus en 1999 de différentes grandes villes du mexique (Puebla, Guadalajara, Mexico D.F) pour répondre à l'appel des Zapatistes. Ils se rendaient alors dans les communautés pour participer aux campements, à certains travaux de construction et aux Caravanes lancées pour visibiliser la situation des *indigenas* en résistance, organisaient également des ateliers pour leur apprendre à faire du pain, des bougies, de la couture mais aussi sur la "santé reproductive". Patricia, cogérante du Junax et responsable communication précise :

"Comme ils se retrouvaient entre volontaires aux événements Zapatistes, aux manifestations sur les périphériques et à tout ce qu'il se passait à ce moment là, ils décidèrent pour une question économique qu'ils pourraient avoir une maison où atterrir à San Cristobal se retrouver entre volontaires. Donc voilà le Junax ça a débuté par la nécessité d'un lieu accessible et pas cher" (Entretien Carmen et Patricia, responsables Junax, 02.02.2016).

Pour mener à bien leur projet, ces jeunes ont bénéficié jusqu'en 2006 de l'aide financière d'une organisation de la région dont la mission est de soutenir des projets

¹¹ Issu de https://www.facebook.com/pg/elpaliacate/about/?ref=page_internal, consulté le 12.07.2017.

de développement communautaire. En 2006, ils ont pu se constituer en Association Civile et de la sorte, devenir autosuffisants.

Aujourd'hui, la maison héberge des volontaires du monde entier durant la période de leur volontariat à un prix démocratique pour la ville de San Cristobal. Le Junax se veut un lieu convivial, de rencontre et d'échange dans lequel les habitants *“interagissent de manière communautaire à l'image des valeurs des communautés indigenas en résistance” (Ibidem)*. Patricia se charge de faire le lien entre les volontaires et les organisations sociales du Chiapas *“pour que le travail des organisations se fassent au mieux et qu'elles atteignent leurs objectifs avec le soutien des volontaires, et pour tisser un grand réseau solidaire à San Cristobal”*. (Ibidem).

Selon Patricia le centre Junax est nécessaire dans la ville et tient debout car le contexte dans lequel ce lieu a été pensé est toujours d'actualité. Elle m'explique :

« Actuellement nous sommes dans cette conjoncture où le pays continue de vivre des situations effervescentes qui ont d'ailleurs été le motif du soulèvement de l'EZLN. Il ne cesse d'y avoir des circonstances qui continuent de nous dépasser (= que nos siguen rebasando). Dans ce contexte, toute la population continue d'affluer au Junax, à lui donner vie et à maintenir l'esprit du lieu parce qu'ils restent attentifs au fait que le système capitaliste crée des inégalités substantielles. C'est cela qui motive les volontaires à venir soutenir les projets » (Ibidem).

La Casa Gandhi et l'Université de la terre CIDECI

Plus en périphérie, nous rejoignons alors maintenant la Casa Gandhi. La Casa Gandhi est un projet initié par Alba, une italienne arrivée à San Cristobal il y a quinze ans de ça alors qu'elle venait participer aux brigades civiles d'observation (appelées campements civils pour la paix à son époque, nous le verrons). Suite à cette expérience elle a décidé de rester à San Cristobal et y a acheté un terrain « à presque rien » dans la périphérie de la ville pour y créer son projet, *La Casa Gandhi* (La Maison Gandhi) :

“Au départ la Casa Gandhi ça devait être une ferme où les enfants viendraient prendre soin des animaux mais les parents voulaient que ce lieu serve comme soutien scolaire. Du coup je le fais mais je

ne suis pas d'accord car ça c'est le boulot de l'Etat... Mais c'est la demande donc voilà." (Extrait de carnet de terrain, 17.02.2016)

Pour mener à bien ce projet, Alba fait appel aux volontaires du *Junax* qui, lorsqu'ils ne sont pas en brigades dans les communautés autonomes, prennent en charge les jeunes après l'école ou donnent un coup de main dans la construction de l'école (en travaux à ce moment-là).

Le terrain d'Alba se situe en territoire *indigenas*, dans une communauté où les affinités politiques divergent¹². Elle se désole d'ailleurs d'en voir certains si peu engagés :

"Ici ce n'est pas une communauté « en lutte », ils tendent la main et attendent l'aide du gouvernement. Il y a seulement 20 familles sur 300 qui sont en résistance. Bon je ne peux pas critiquer, mais j'aimerais juste que petit à petit ils voient que le gouvernement les endort, les manipule et qu'ils soient plus solidaires." (Extrait de carnet de terrain, 17.02.2016)

Le CIDECI, le Centre Indigenas de Capacitation Intégrale

Dernier détour par le CIDECI-Unitierra, le Centre Indigenas de Capacitation Intégrale - Université de la terre. Il s'agit d'une école de formations techniques (soudure, ébénisterie, etc.) destinées à tous les *indigenas* issus de communauté en résistance¹³. C'est également un lieu qui accueille tous les événements des communautés autonomes rassemblant les bases de soutien locales, nationales et internationales (Des festivals, "Las Escuelitas" (Les Petites Ecoles) ou encore des conférences et déclarations officielles/communiqués). En dehors de ces événements ponctuels, s'organisent au CIDECI, chaque jeudi soir, des séminaires pour débattre des situations locales mais aussi internationales. Ces conférences-débats se déroulent toujours de la même manière. Un recueil d'articles est distribué aux visiteurs, sur base duquel se construit le débat. La conférence démarre alors par un résumé de ces articles dans les trois langues principales de la région (espagnol, tsotsil et tseltal). Les

¹² Une situation emblématique des communautés *indigenas* du Chiapas, question complexe que nous ne pourrions pas approfondir ici,

¹³ Le moyen de financement de ce projet m'est resté un mystère jusqu'à ce jour. Lia me dira : "*mais avec quel argent ils ont construits ce gigantesque endroit ?*". En effet, ce lieu déclaré "Territoire Zapatiste" ressemble à un campus universitaire situé à une demie heure du centre-ville et entourée d'énormes grilles et de gardiens.

sujets concernent toujours pour commencer des situations propres au Chiapas (situations de terres dépossédées, de projets touristiques ou entrepreneuriaux sur des terres *indigenas*, etc.) et embrayent par la suite sur ce qu'il se passe dans le monde (attentats de Paris, situation des Kurdes en Turquie, manifestations des travailleurs en Argentine...).

Les volontaire *Junax* s'investissent dans le CIDECI : *“Au Junax on s'organise pour faire des départs groupés le jeudi soir et aller tous ensemble au CIDECI”,* m'expliquent-ils (Extrait de carnet de terrain, 06.01.2016).

Des volontaires “critiques”

L'on peut maintenant au terme de cette visite s'en rendre compte, dans tous ces lieux d'exposition et d'apparent soutien, à des degrés variables naturellement, des idées des communautés autonomes *indigenas*, se rencontrent donc en réalité voyageurs, *indigenas* et mexicains autour de valeurs portées par ces différents mouvements : respect de la terre et des Droits de l'Homme, valeurs de solidarité et valeurs humanistes en proximité avec la nature s'y partagent autour d'un café ou d'une table de conférence.

Certains de mes acteurs de terrain sont pour autant critiques d'une série de ces lieux que nous venons de visiter. Il mettent en question les choix des noms et des images (hautement symboliques dans ce climat de revendications indiennes au Chiapas) faits par ces enseignes, la sincérité de leur valeurs et de leur engagement ainsi que la cohérence de celui de ceux qui les fréquentent.

Cette anecdote sur le *Wapani* que me racontait Alejandro est intéressante pour initier la question :

“Un jour un groupe d'artistes argentin a créé un évènement au Wapani avec le nom EZLN « pour attirer les gens et faire de l'argent ». Alejandro n'a pas supporté. Il les a menacé de les dénoncer s'ils ne retiraient pas le nom de l'EZLN : « ils n'y connaissaient rien ! ». Parce qu'il leur a demandé s'ils connaissaient Marcos, s'ils savaient qui étaient les Zapatistes et quand la lutte a commencé, mais à chaque fois, ils évitaient ses questions, me dit-il.” (Extrait de carnet de terrain, 08.11.2015).

Alejandro ne supporte pas que certaines personnes se servent de ce mouvement, qu'il connaît bien et qu'il défend, comme moyen d'attraction pour leurs activités à San Cristobal. Reynaldo, un basque d'une soixantaine d'années, qui vient à San Cristobal tous les ans depuis 1997, se désole de voir les volontaires de moins en moins engagés et aux "lieux dits" :

"Reynaldo raconte la soirée au CIDECI le jeudi passé : "c'était émouvant et bon de voir les compa Mapuche et Colombiennes témoigner des luttes dans leur pays... mais je trouve ça dommage qu'il y ait si peu de gens du Junax présents, ils sont moins conscientisés qu'avant je trouve. Ce sont des jeunes qui se lèvent tard et ne se bougent pas pour voir ce qui existe à San Cristobal, comme projets... Il me parle de Max [responsable des BriCO à FrayBa] qui voit les volontaires diminuer de plus en plus".

Zacharie émet le même type d'avis au sujet des volontaires du Junax :

"Tu vois si je vais à une réunion de FrayBa par exemple, et je te vois là, je dis "Allez, c'est une fille qui vient ici intéressée!". Mais bon, au Paliacate, j'ai vu très peu de gens du Junax, ils vont tous au Tierradentro, ou je ne sais où encore, des cafés qui prétendent! Pourtant c'est bien connu qu'à San Cris les propriétaires sont des exploiters avec leurs employés et super conservateurs dans leur positions politiques. Donc moi, j'ai pas envie de leur donner mon argent" (Entretien Zacharie, janvier 2016).

Pour Zacharie, ces cafés du centre touristique, ne sont donc que des artefacts dans San Cristobal et il s'étonne d'y voir les volontaires du Junax. Ce qu'il semble en réalité insinuer, c'est un manque de cohérence entre les pratiques des volontaires dans la ville et le travail qu'ils sont venus faire au Chiapas. Alba, tout comme Zacharie, a un discours très tranché. Elle estime que certains lieux à San Cristobal n'entrent pas en concordance avec ses idéaux et ce pourquoi elle lutte chaque jour :

"Alba aimerait avoir un point de vente en ville où commercialiser les produits faits avec les femmes de la communauté où elle vit, mais c'est compliqué. Au mercado de artesanias (marchés des artisans), elle ne veut pas aller, "ce ne sont que des étrangers, un

marché pour l'intérêt de quelques individus et pas du collectif' »

(Extrait de carnet de terrain, Alba, 16.02.2016).

La même critique de fond pointe dans les témoignages d'Alejandro, Raynaldo, Zacharie et Alba, déçus, désorientés, ou du moins en désaccord et parfois même énervés avec les pratiques des volontaires dans la ville, celles des argentins qui utilisent l'image de l'EZLN, des volontaires désintéressés du CIDECI ou du Paliacate et préférant les lieux touristiques du centre, soutenant selon eux un système qui va à l'encontre de ce que défendent les communautés autonomes. Cette dernière question de la "cohérence" sera au coeur de la partie III de ce travail.



Les mots d'Aubry pour dire la ville de San Cristobal à l'époque antique, nous l'avons vu, résonnent encore avec les discours des volontaires dans la ville. De cette manière, nous avons pu mettre en exergue qu'il existait toute une narrativité autour de cette ville, les mots et expressions pour la décrire étant nombreux et récurrents (*san crisis, sal si puedes, burbuja, etc.*).

Qu'elle inspire de l'attraction ou du rejet, il est là apparu qu'elle ne semblait en tout cas laisser personne indifférent. En effet, ces expressions qui circulent dans la ville et sur la ville et que s'approprient les militants sont teintées d'aspects paradoxaux. La métaphore de la bulle nous a ainsi permis de mettre en évidence à la fois la vision d'une ville confortable et protectrice, telle que véhiculée par certains voyageurs, et celle d'une ville "en superficie", d'une ville illusion dissimulant des réalités plus "dures", telle que rapportée par d'autres volontaires.

Au-delà des discours relayés par les volontaires, il est apparu que la ville parlait également d'elle-même. En suivant les pas des acteurs de mon terrain, on a pu découvrir une ville avec des lieux culturels et engagés ainsi que des espaces de création et de lutte, une ville au terreau fertile pour les volontaires. Pour autant, nous avons également pu nous apercevoir que certains militants, plus critiques, voyaient en une série de ces lieux et de ces personnes qui les fréquentent un possible manque de sincérité et de cohérence, voire une récupération, principalement commerciale, des symboles de la lutte des communautés autonomes en résistance.

Cette visite, non exhaustive mais sans doute suffisamment représentative, nous aura donc permis d'appréhender cette ville aux multiples visages, de comprendre un bout de ce qui semble contribuer à l'attraction qu'elle suscite.

TROISIÈME PARTIE

Les alteractivistes répondent à l'appel

À présent, la ville de San Cristobal nous est devenue plus familière. Nous avons osé un premier pas dans la ville antique et une découverte des discours associés. Nous avons ensuite visité la ville contemporaine et pénétré dans ses marchés, ses bars, cafés culturels et lieux engagés, suivant ainsi le pas des volontaires présents à San Cristobal, acteurs principaux de mon terrain.

Il s'agira alors dans cette nouvelle partie de faire un zoom sur le quotidien et le parcours des activistes, depuis leur départ d'Europe (principalement) jusque dans leur lieu de vie communautaire au *Junax* (quartier général des volontaires) et dans leurs missions en communautés (les brigades civiles d'observation). Pour tenter de comprendre ce qui les amène ici au départ, ce qu'ils sont éventuellement venus chercher, la raison de leur présence au Chiapas et essayer de s'imprégner de la lutte d'ici.

Qui sont ces jeunes qui viennent jusque dans les communautés *indigenas* pour soutenir une lutte qui, *a priori*, n'est pas directement la leur? Quelles sont leur valeurs? Pourquoi un tel attrait pour ce mouvement ?

1. L'Appel du Chiapas

Suite au soulèvement de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale le 1er janvier 1994 et à la répression et militarisation de l'Etat du Chiapas en guise de réponse du gouvernement fédéral, l'évêque de San Cristobal, Samuel Ruiz Garcia, de concorde avec le sous-commandant Marcos, lance un appel à la société civile nationale et internationale pour freiner la violence dans les communautés *indigenas*. Ce communiqué, diffusé sur internet et relayé par les ONG, trouvera un large écho dans la communauté internationale. Non seulement les militants affluent alors au Chiapas mais des groupes de soutien se constituent également à l'étranger, un réel mouvement de solidarité internationale se formant autour de la cause zapatiste. Tine,

une hollandaise travaillant depuis treize ans au SIPAZ (Le Service International pour la Paix) implanté à San Cristobal, se rappelle de l'effervescence de l'époque :

“Moi quand j'arrive en 2002, il y a déjà une solidarité forte et énormément de projets dans les communautés zapatistes [...]. Les premiers mois et années, arrivèrent blindé de personnes avec leur projet, du plus sympa au plus drôle (rire), il y avait de tout de tout (rire). Je me rappelle d'un garçon qui voulait monter une chorale classique, il voulait rassembler les gens des cinq caracoles mais ils lui ont dit: “c'est chouette ton idée mais nous on préfère la musica banda (les musiques de groupe)” et donc toute son idée était foutue. Les gens essayaient beaucoup de choses et ils étaient souvent frustrés, ils voulaient aider mais c'étaient les “Juntas de buen Gobierno” (Les Conseils de bon Gouvernement) qui décidaient comment les choses devaient être faites. Et la frustration était d'autant plus grande qu'ils devaient toujours se mettre d'accord entre eux avant d'accepter un projet, et en plus avec les rotations dans les représentants, ben les décisions prenaient des mois sauf que les gens venaient pour une semaine donc il y avait un décalage de temps.” (Entretien Tine, 21.01.2016)

A côté de toutes ces initiatives venues d'Europe, des Etats-Unis et d'Amérique Latine principalement, portées par des volontaires “bien intentionnés” (“ils voulaient aider”, dit Tine), le Centre FrayBa et le Diocèse de San Cristobal de Las Casas directement en contact avec les communautés *indigenas*, décident alors de s'unir pour accueillir ces voyageurs et les insérer dans les projets locaux, pensés directement avec les communautés.

Deux projets permanents seront mis en place au Chiapas en 1995, dans le but de garantir une présence d'observateurs internationaux dans les zones de conflit : le SIPAZ (Service International pour la Paix) et le centre de Droits de l'Homme FrayBa (Fray Bartolomé de Las Casa). Tous deux se donnent pour mission d'accompagner les communautés *indigenas* sur le terrain, afin d'empêcher et/ou de dénoncer les violations de leurs droits sur place, ceci par des rapports détaillés de la situation dans les zones de conflits. Le SIPAZ est une organisation internationale qui compte une dizaine de membres permanents originaires de pays différents (Hollande, Allemagne,

Angleterre...) qui se rendent ponctuellement en mission dans les communautés *indigenas*. FrayBa est une organisation locale qui reçoit continuellement des volontaires étrangers de telle sorte qu'il y ait une présence internationale constante dans les communautés faisant appel à leur aide.

Nous allons approfondir ici ce projet des Brigades Civiles d'Observation du FrayBa, totalement dépendant de la venue des volontaires internationaux pour les envoyer comme observateurs dans les communautés. Ces volontaires continuent d'affluer au Chiapas mais avec une intensité variable, nous le verrons, "*selon les derniers événements au Chiapas ou les autres enjeux globaux "à la mode" qui "appellent" ces activistes*" explique Max, le responsable des BriCO.

Dans un premier temps, je m'attacherai à décrire concrètement la mission du brigadiste, ce qu'il peut ou ne peut pas faire, ce qu'on attend de lui, et ce sur base du Manuel de l'Observateur dont chaque brigadiste est muni dès son arrivée au Centre FrayBa et de mon expérience en tant que brigadiste. Dans un second temps, je vous proposerai d'aller sur le terrain et de vous immerger dans la communauté d'Acteal afin d'avoir un aperçu plus précis de la réalité d'une brigade. Il s'agit ici de suivre le parcours du volontaire brigadiste, comprendre ce qui les attire dans cette mission en communautés *indigenas* résistantes, raison officiellement affichée de leur venue à San Cristobal et au Chiapas.

Les Brigades Civiles d'Observation

En 1995, quand le centre FrayBa et d'autres ONG mettent en place le projet d'observateurs dans les communautés, il est alors question des « Campements civils pour la Paix » et pas encore des Brigades Civiles d'Observation. De la même manière, l'on parlait à ce moment des campementistas (campeurs) et pas encore des brigadistas (brigadistes). Le choix du changement d'appellation au profit de celle de *brigadas* (brigades) vient d'une volonté de rendre ces missions plus mouvantes entre les zones de conflits. Tandis que le campeur partait pour un long mois en communauté, le brigadiste lui, est envoyé pour deux semaines maximum et change après d'endroit. Pour autant, le concept de base du projet est resté le même : "*faire tampon*" (Melenotte S., 2010, 8), comme nous l'avons vu, profiter de la protection, toutefois relative, qu'offre le statut d'étranger pour "[...] *dénoncer les exactions*

commises par les forces de l'ordre ou par des groupes paramilitaires à l'encontre de civils" (Melenotte S., 2010, 13).

Le Centre FrayBa envoie les volontaires uniquement à la demande des communautés *indigenas* en résistance qui se sentent menacées. Ce sentiment d'une menace peut, pour donner quelques exemples, venir d'une présence militaire sur leurs terres, de l'incursion de groupes paramilitaires, de conflits avec les organisations paysannes voisines ou encore d'un projet touristique sur leurs terres.

Le brigadiste est là pour observer, prendre des notes et/ou des photos (sans se mettre danger). À son retour, il doit alors remettre à FrayBa un rapport détaillé des événements survenus lors des deux semaines en communauté (si événements il y a eu). La règle fondamentale du "bon observateur", m'explique Martin, est celle de non-intervention ; *"tu ne dois pas vouloir intervenir, jouer les médiateurs ou t'intercaler dans les conflits, mais juste observer"* (Extrait de carnet de terrain, Formation Quinoa, Martin, 13.10.2015). Pour FrayBa cette règle est primordiale car ne pas intervenir, c'est une manière pour eux de "(...) respecter leur culture, coutumes, leurs affaires intérieurs et la vie quotidienne. (...) " et donc, de contribuer à leur processus d'autonomie et leur libre détermination (Manuel de l'observateur, consulté le 08.07.2015, 6).

Pour partir en brigade, il y a différentes étapes à franchir. Tout volontaire débarqué à San Cristobal ne peut s'improviser brigadiste. Il faut tout d'abord se former préalablement dans son pays, avec une association partenaire de FrayBa. À la suite de cette formation, le volontaire obtient une "lettre de recommandation" qui fait office de passe-droit. Notons que FrayBa est très sélectif avec ses partenaires internationaux. Il est pour eux primordial d'avoir une vision commune du volontariat international, c'est-à-dire de ne pas venir pour "aider" ou s'ingérer dans les affaires locales mais bien plutôt, et dans ce cas si, de se mettre à disposition d'une cause de façon désintéressée (Manuel de l'observateur, consulté le 08.07.2015, 6).

Une fois arrivé à San Cristobal, le parcours prévu pour le brigadiste en herbe se déroule alors toujours de la même manière. Le lundi, il se présente au Centre FrayBa et participe à une seconde et dernière formation avant de pouvoir enfin partir en brigade. La journée se déroule en deux temps. Le matin, il s'agit d'une présentation de la mission du Centre FrayBa et d'une contextualisation exhaustive de la situation

au Chiapas. Cette matinée est d'ailleurs très intense pour les volontaires, comme le laisse entendre Marc :

“(…) des noms et des dates défilent, on a beau déjà avoir été formés chez nous, la complexité de la situation me donne l'impression de ne jamais avoir tous les éléments” (Extrait de carnet de terrain, 09.11.2015).

Tous les volontaires ne parlent pas non plus bien espagnol au départ et les formations préalables dans leurs pays respectifs ne semblent pas toujours suffisantes pour tout comprendre. Avec cette dernière formation, il s'agit donc pour FrayBa de s'assurer que les volontaires qu'ils envoient sont des personnes conscientisées et informées qui prennent cette mission au sérieux.

La matinée se clôture par un rappel des deux règles principales du BriCO : tout d'abord, le principe de non-intervention, abordé ci-dessus¹⁴ ; ensuite, la règle de discrétion, qui équivaut à ne pas révéler ce que l'on vient faire là-bas, à “*jouer les touristes*”, nous explique Max. L'on peut ainsi lire dans le Manuel du brigadiste : “Les observateurs ne doivent pas parler avec des personnes inconnues ni dans un lieu public (bar, transport public) à propos de ses activités liées au BriCO et au sujet des informations obtenues dans la communauté. Dans ces lieux il est possible de rencontrer tout type de personnes, soldats, policiers, personnes du gouvernement, etc., qui peuvent s'intéresser à vos activités” (Manuel de l'observateur, consulté le 08.07.2017, 20).

L'après-midi, des groupes de quatre, voir cinq personnes maximum, sont formés et répartis dans les communautés qui font appel à ce moment-là. Le responsable des BriCO passe dans chaque groupe pour exposer les différents cas qui ont été attribués et ce sur base des rapports des précédents brigadistes. Une fois ce briefing terminé, chaque volontaire remplit un document avec ses données personnelles et signe également une décharge qui déresponsabilise FrayBa en cas de problème.

Le lendemain, les volontaires préparent leurs affaires. Ils ne peuvent prendre qu'un seul sac, avec peu de vêtements et pas d'objets de valeur. Ils doivent également être

¹⁴ Les volontaires sont alors mis en situation pour vérifier qu'ils ont bien cerné la règle. Par exemple, une situation de face à face est mimée entre deux personnes en conflits. Le brigadiste témoin de la scène, en “bon” observateur, doit marquer physiquement sa position neutre en se plaçant à l'extérieur ou au milieu mais pas derrière l'un ou l'autre (Extrait de carnet de terrain, 09.11.2015).

autosuffisants et acheter leur nourriture avant le départ, de quoi subvenir à leurs besoins pour deux semaines. Enfin, le mercredi matin, c'est le jour du départ, trajet qui prendra plus ou moins de temps selon les destinations attribuées aux différents groupes.

Toutes les semaines, c'est donc le même rituel au centre FrayBa : le lundi formation, le mardi préparation du sac et départ en communauté le mercredi. L'expérience peut être renouvelée autant de fois que le volontaire le souhaite, pour une durée de deux semaines minimum et dans les communautés que FrayBa lui assignera¹⁵. Cette préparation est non sans impact sur les appréhensions et imaginaires des volontaires, nous le verrons plus loin. Mais pour l'instant, la formation du brigadiste ayant touché à sa fin, immergeons-nous dans une brigade en communauté *indigenas* autonome.

Une brigade à Acteal

C'est sur base de l'unique brigade que j'ai réalisée en communauté *indigenas* que je vous propose de découvrir la mission des brigadistes. Il s'agira tout d'abord d'expliciter pourquoi la communauté d'Acteal fait appel aux brigadistes et, ensuite, de décrire le quotidien de ces derniers dans une communauté *indigenas* de la région des Hauts-Plateaux du Chiapas.

Le massacre d'Acteal

Je pars le mercredi 11 novembre avec Bart, un allemand de 21 ans qui a déjà réalisé deux brigades avant celle-ci. Nous nous donnons rendez-vous le matin à la sortie nord de la ville et prenons un taxi-bus en direction de la communauté d'Acteal. Nous traversons des paysages vallonnés et verdoyants sur une longue route sinueuse, en s'éloignant de plus en plus du monde urbain. Le taximan nous dépose après une heure et demie de trajet sur le bord de la route avec, en face de nous, non pas un village, mais une forêt à perte de vue et, directement sous nos yeux, une statue représentant des corps et des visages les uns sur les autres. Juste à côté de la statue, on aperçoit un escalier qui descend et émerge sur un espace "habité" à découvert, avec un immense préau, une Église recouverte de dessins, quelques cabanes de tailles différentes et, un peu plus loin, des bâtiments en dur. Nous sommes arrivés aux locaux officiels de l'organisation Las Abejas, une association de plusieurs

¹⁵ Nous verrons que les règles de FrayBa sont souvent contournées, celles d'être formé antérieurement, de partir deux semaines minimum, d'être des personnes désintéressées...

communautés *indigenas* qui s'est formée en collaboration avec le diocèse de San Cristóbal de las Casas et le Centre des Droits de l'Homme Fray Bartolomé de las Casas (Melenotte S., 10).



Figure 4 : Las Abejas (Communauté d'Acteal, novembre 2015)

La statue en haut des escaliers est un hommage aux 45 personnes (enfants, femmes et hommes) tuées le 22 décembre 1997 alors qu'elles assistaient à un rassemblement religieux. L'association de communautés *Las Abejas* réclame depuis justice et dénonce l'interprétation du gouvernement selon laquelle le massacre ferait suite à un conflit ethnique. La version du groupe *Abejas* est en effet tout autre. Selon eux, *fue el Estado* (c'est la faute de l'Etat). Ce dernier aurait payé et armé des personnes (= paramilitaires) pour semer le trouble dans la communauté. *Las Abejas* dénoncent également la manière dont les coupables ont été jugés puis relâchés pour se voir offrir des terres là-même où vivent les familles des victimes. Aujourd'hui, cela fait 20 ans que cette communauté réclame justice. Les 22 de chaque mois, ils organisent une journée de commémoration et, le 22 décembre, un événement plus important qui rassemble toutes les communautés membres de l'association et attire également étrangers (militants), journalistes, chercheurs, etc. Avec le soutien de FrayBa, Las Abejas a porté plainte devant la Cour de Justice des Indigènes contre le gouvernement mexicain.

Aujourd'hui, le problème immédiat qu'ils rencontrent et pour lequel ils font appel à la présence des brigadistes dans leur communauté est le suivant : certains membres d'Acteal se sont détachés de l'organisation autonome *Las Abejas* (fatigués de la lutte et/ou parce qu'ils ont accepté des avantages que leur propose le gouvernement, d'autres raisons restant possibles). Ils se font appeler les *Sembradores de Paz* (les semeurs de paix) et tentent de récupérer le combat en prônant une autre version des faits qui va dans le sens du gouvernement. Ils tentent de clore cette histoire, de faire comme s'ils n'avaient plus besoin de réparation. On ne connaît pas précisément leurs intentions mais *las Abejas* les accusent de plusieurs faits : usurpation d'identité (ils créent une page Facebook au nom des Abejas), attitudes violentes envers les membres d'Acteal (ils auraient bousculé les femmes alignées devant l'entrée de l'Église qui les empêchaient de passer) et, enfin, menaces de venir occuper les bureaux officiels de l'organisation (ils prétendent que ces locaux leur appartiennent également).

Notre mission à Bart et moi est donc celle d'être constamment présents sur l'espace des locaux de *Las Abejas* (les maisons des *indigenas* sont cachées derrière la végétation et nous ne devons pas y circuler) au cas où les *Sembradores de Paz* débarqueraient : “ *ils peuvent arriver à n'importe quel moment, le matin, à midi, le soir, pendant la nuit...*”, nous explique Oscar, le responsable des brigadistes à Acteal (Extrait de carnet, 21.11.2015). Pendant deux semaines nous resterons donc sur cet espace.

À côté des indigenas

“A notre arrivée, personne pour réellement nous accueillir. On nous demande simplement d'attendre dans le local principal. Finalement, Oscar (chargé des brigadistes) arrive et nous montre l'endroit où l'on devra dormir, se laver et faire la cuisine, puis s'en va. Les lieux sont sommaires, ancienne salle d'ordinateurs provenant du gouvernement et dès lors vidée par peur de se faire manipuler. Il n'y a l'air d'avoir personne. La “place” est vide, silence, nuage bas, humidité” (Extrait de carnet de terrain, 13.11.2015).

Bart à l'air de trouver ça normal. C'est son troisième BriCO et il ne s'en fait pas : *“cuand ils auront des indications à nous donner, ils le feront”* (Extrait de carnet de terrain, 13.11.2015). On ne sait pas très bien où on peut aller ou pas, alors on s'en tient à ce que nous a dit FrayBa : *“ne pas circuler dans la communauté”*. Un jour, Bart demande à Oscar ce que devons-nous faire dans le cas où les *Sembradores de Paz* viendraient. Oscar répond qu'on doit juste être là, regarder, *grabar con los ojos* (enregistrer avec les yeux) et *anotar todo después y mandarlo a Frayba* (tout noter après et l'envoyer à Frayba)”. Il nous dit qu'il ne sait pas quand ils peuvent arriver mais qu'ils ont prévu de prendre les locaux de Las Abejas. A la fin de cette discussion, Oscar nous dit : *Gracias de estar aqui, vamos a luchar juntos* (Merci d'être ici, on va lutter ensemble) (Extrait de carnet de terrain 24.11.2015).

Les jours se ressemblent. On se lève en même temps que la communauté, vers 6-7h. On va jusqu'à la cuisine commune (à 100m du local où l'on dort) pour déjeuner. On revient alors à notre QG, seul trajet que l'on fera durant ces deux semaines. On lit, on parle, on joue avec le petit Juan qui vient nous rendre visite, seul enfant à parler espagnol.

Nous vivons séparément des *indigenas*. Leurs maisons en bois sont cachées dans la végétation. Les hommes sont habillés de *“vêtements meztizos”* et femmes de vêtements traditionnels. Elles portent deux longues tresses reliées ensemble par des rubans colorés dans leur dos, ainsi que des vêtements brodés des couleurs mauves et blanches, couleurs et motifs de la région. La communauté a l'habitude de *“recevoir”* des volontaires. Ils ne font pas trop attention à nous mais nous nous observons de loin, surtout avec les enfants. Les hommes communiquent davantage avec nous, ils sont plus visibles dans l'espace public. Et dans la cuisine, les femmes rigolent, se moquent gentiment en nous voyant faire le feu qui est notre moyen de cuisiner tous les jours. Elles viennent renflouer le bois et, en deux temps trois mouvements, un grand feu prend pour notre repas.

En fin de compte, rien ne se passe durant mes deux semaines de brigades, ce qui m'inspirait ce sentiment paradoxal au retour :

« Le sentiment de lutte est présent, le petit Juan il connaît les noms des personnes importantes de la lutte il reprend des termes comme « radio mensajeros de paz » (Radio messagers de paix), « zapatista

», « *pasamontañas* » (cagoules)... et il a 11 ans. Puis il y a les réunions de Las Abejas qui sont font ici à Acteal, et les visiteurs pour la santé, l'éducation, ils sont actifs dans la construction de leur autonomie. Et simplement ces grandes peintures sur l'Eglise, sur notre QG, avec le visage de l'évêque Samuel Ruiz qui s'est battu pour les indigenas,... tout semble indiquer une lutte et, pourtant, c'est un petit village tout tranquille, les gens se lèvent, déjeunent, vont au champ ou ramasser du bois, préparent les frijoles, écoutent ou jouent de la musique, préparent du café,... » (Extrait de carnet de terrain, 21/11/2015).

Je partage ce sentiment ambigu à Bart, mon compagnon de brigade et il me dit :

« [...] Pour moi l'autonomie des indigenas c'est quelque chose de concret, c'est une lutte contre le gouvernement pour pouvoir continuer à vivre comme ils vivent. Et donc ouais quand j'ai parlé avec eux moi je n'ai jamais entendu de grands discours,... Ce sont juste des gens qui parlent de leur vie quotidienne, qui écoutent de la musique de "narco"¹⁶. (...) Leur vision c'est focus sur le concret et ça moi ça me parle [contrairement à ses expériences en Allemagne, où de "grands révolutionnaires" ne venaient que pour débattre] » (Extrait de Carnet de Terrain, 21/11/2015).

L'expérience des BriCO que j'ai vécue avec Bart à Acteal s'avère en réalité être en beaucoup de points semblable à celles des volontaires avec qui j'aurai la chance d'échanger. Alors que nous rendons nos rapports et que nous croisons les autres équipes revenues le même jour, nos témoignages se ressemblent : "on a cru voir ça", "on se demande si ça", "sinon non, à part ça,... il ne s'est rien passé". Certains ont "plus de chance" : ils ont eu une rivière pour se baigner. D'autres ont pu participer aux travaux de la communauté en allant au champ. Mais globalement, tout le monde a été confiné en un lieu, obligé à rester entre volontaires internationaux. D'une manière générale, c'est donc bien "à côté" des *indigenas* et non "avec" que la vie en BriCO se déroule. Le résultat en est que l'ennui est souvent présent, ouvrant

¹⁶ Selon moi, l'abréviation *narco* fait ici référence aux narcotrafiquants et aux chansons au langage explicite, parlant d'argent, de femmes et de flingues.

couramment la porte à une sorte de frustration dont je parlerai davantage dans le point consacré à La volonté d’être acteur :

“Moi j’ai été à Acteal, il n’y a pas grand monde dans cette communauté, et la réaction des adultes à notre venue c’est de nous ignorer, comme si pour eux c’était pas un “highlight” qu’on soit là, juste la routine quoi! Ok je sais c’est égoïste mais ça m’a perturbé, on est là personne ne nous prête attention, barrière de la langue aussi donc ça ça m’a déstabilisé mais je comprends que c’est le principe de la Brigade, pas perturber leur vie quotidienne mais il y a vraiment peu de contact avec la communauté, ça a joué sur mon moral on était que deux, il faisait froid, je m’attendais pas à tant d’activités mais là...” (Entretien Lola, 04.01.2016).

L’ennui des brigades est partagé par tous, avec la frustration qui l’accompagne. Alors, à défaut de pouvoir être acteurs, les volontaires font leurs “petites bricoles”: ils tentent de choisir leur prochaine destination, leur groupe de brigade, le temps de la mission souvent négocié à une semaine, et l’obtiennent :

« Joséphine part à nouveau en BriCO, elle ne fait qu’une semaine à chaque fois, elle ne peut pas rester enfermée dans un endroit trop longtemps dit-elle. » (Extrait de carnet de terrain, Joséphine, 04.01.2016).

Au Junax, les volontaires échangent et se demandent conseils : quel endroit est plus agréable, a une rivière à côté, une cascade ; dans quelle communauté peux-tu réellement avoir des contacts avec les communautés, travailler dans les champs, etc. Les brigades commencent alors à ressembler à des destinations de voyage.

Les volontaires ont répondu présent

Depuis 1995, suite à l’appel du Chiapas, les volontaires continuent d’affluer dans cette zone de conflit. Le mouvement Zapatiste et des communautés autonomes en général restent, depuis lors, un pôle d’attraction pour les militants d’Europe, principalement. Les ONG et les communautés *indigenas* ont besoin des étrangers qui font partie de leur stratégie de lutte pour leur autonomie, jouant un rôle de “bouclier humain” face à l’éventualité d’exactions ou de dérives gouvernementales et paramilitaires.

Nous l'avons vu, les volontaires se préparent à ces missions chez eux, puis à San Cristobal avec FrayBa, pour ensuite partir en brigade. Là, ils se retrouvent alors dans une communauté, non pas *avec* mais bien à *côté* des *indigenas*, dans un entre-soi d'activistes européens, où la plupart du temps rien ne se passe. Une fois revenus, la frustration se fait sentir et se pose alors souvent la question suivante : “*on se demande si on est utile ?*” (Entretien Lola, 04.01.2016).

Mais qui sont ces volontaires qui viennent passer deux semaines dans une communauté *indigenas* autour de laquelle existent des tensions qui, au premier abord, semblent si éloignées d'eux ? Prenons le temps de les rencontrer et de comprendre leurs motivations et questionnements dans la partie suivante.

2. Qui sont les volontaires ? Des “alteractivistes” ?

Comme je l'expliquais dans la partie méthodologie de ce travail, les volontaires que je rencontre au *Junax* sont principalement des jeunes adultes, entre 20 et 35 ans¹⁷. Beaucoup sont des étudiants et toutes les personnes interviewées proviennent d'Europe, le pays d'origine de la majorité des brigadistes.

Le parcours politique de ces volontaires débute bien avant le Chiapas et les BriCO, ils ont tous une expérience politique chez eux, et des pratiques activistes qui se recoupent et qui les amènent ici, nous allons le voir.

Geoffrey Pleyers, chercheur en sociologie à l'Université catholique de Louvain, est spécialisé dans la question des mouvements altermondialistes et des mouvements sociaux en Amérique latine, en particulier au Mexique. Dans son article “*Engagement et relation à soi chez les jeunes alteractivistes*”, il parle d'une culture activiste redéployée, l'alteractivisme, ce sont des formes d'engagement « individualisées mais solidaires » (Pleyers G., 2016, 51). Une culture militante qui “[...] place la relation à soi, l'expérience vécue et la cohérence entre les pratiques et les valeurs du mouvement au cœur de la conception de l'engagement et du changement social” (Pleyers G., 2016, 51) et fait écho aux pratiques des acteurs de mon terrain, nous allons le voir dans cette partie.

¹⁷ Notons qu'un soixantenaire vivait également avec nous au Junax : Raynaldo, venu chaque année à San Cristobal depuis 1997. “*je suis là depuis le début moi*”, me dira-t-il (Extrait de carnet de terrain, 15.01.2016).

Parcours politique

Les volontaires interviewés (les brigadistes de FrayBa vivant majoritairement au Junax) ont tous un “passé politique” préexistant à leur arrivée au Chiapas et des causes similaires qui leur tiennent à coeur. Il semble que ce vécu les ait conduit jusqu’ici, au coeur des communautés *indigenas*. Revenons un instant sur leur parcours militant dans leur pays d’origine pour tenter de comprendre ce qui lie toutes ces personnes ayant répondu à l’Appel des zapatistes.

Zacharie, pour payer ses études en Angleterre, a enchaîné les petits boulots et en garde un souvenir amer. Cette expérience marque le début de son militantisme :

« [...] j’ai cherché un collectif en Angleterre, c’était des travailleurs-anarcho-syndicalistes, [...] j’avais souffert dans ma propre chaire de l’exploitation au travail donc entrer dans ce groupe ça été une manière de participer à une lutte et en même temps de me venger des employeurs, et c’est avec ce nouveau point de vue d’activiste, que je suis venu ici [au Chiapas] » (Entretien Zacharie, janvier 2016).

Angus, lui, s’est investi plus tôt dans un groupe antifasciste. Une expérience marquante où, tout comme Zacharie, il a ressenti une violence contre sa personne :

« [...] Je me suis rendu compte que quelque chose se passait, que les fascistes existent toujours en Allemagne et selon moi c’est un problème très grave. A cette époque, à Hamburg, les fascistes étaient super militants et il y avait plein d’affrontement, et bon, moi comme homme blanc, normalement, je n’avais jamais de problème avec les fascistes, mais en marquant ma position politique à gauche, je devenais l’objet de leurs agressions. Et c’est là que tu réalises la violence de ce qu’il se passe et quelque chose change en toi, tu réalises que le monde n’est pas si beau comme on pourrait le croire en Allemagne où tu as tes parents, ton éducation, l’Université, il ne t’arrive rien. C’est comme le fait que je ne suis ni affecté par le racisme ou le sexisme, ... enfin voilà c’est en réalisant tout ça que je me suis mis dans la politique, j’avais 17ans. » (Entretien Angus, février 2016).

Maria dit vivre un sentiment d'isolement au quotidien et elle y trouve l'essence même de son combat pour un société plus juste :

« J'ai toujours été investie dans des activités politiques dans des collectifs, des squats qu'on a ouvert, dans un centre social, ou plein de choses du genre. Je suis toujours du côté des derniers de la société, les isolés, parce que moi aussi je me sens isolée »
(Entretien Maria, 15/01/2016).

Quant à Pierre, sa conscientisation politique n'a pas été déterminée par une injustice vécue mais plutôt par des idées au milieu desquelles il a grandi :

« J'ai toujours considéré - enfin j'ai quasiment tout le temps considéré - que si je devais faire quelque chose dont j'ai un intérêt, ça serait aussi pour un intérêt social et un intérêt politique. Du coup, je ne sais pas si on peut le remonter à ça mais au lycée j'étais dans un groupe militant et quand j'étais à la fac j'étais dans un syndicat. Je sais pas si c'est lié mais j'ai toujours eu cette idée de dire "je ne suis pas seul dans le monde", pas juste faire mes études et après faire avocat ou notaire pour mon propre intérêt et basta »
(Entretien Pierre, février 2016).

Ces témoignages sont des histoires singulières mais ont de commun une préoccupation pour la justice pour les personnes en position d'infériorité, les travailleurs, les personnes isolées. Une préoccupation induite par une solidarité mais aussi parce que certains ont eux-mêmes souffert des inégalités, un vécu déterminant dans la construction de leur conscience politique.

Les volontaires donc partagent les mêmes valeurs et ils s'engagent aussi pour les mêmes causes, dans un monde globalisé. Ils se sentent reliés aux mêmes grands enjeux globaux :

“Moi le problème c'est qu'il y a plein de trucs qui m'intéressent (rire). Tout ce qui est de façon générale humanitaire, développement, immigration, humanité et tout ça, je trouve que ce sont des trucs intéressants” (Entretien Pierre, 06.02.2016).

La question de la migration, d'actualité en Europe, a été abordée par plus d'un volontaire de mon terrain. Angus, par exemple, a travaillé dans un camp de migrants

en Europe de l'est. Maria, elle, travaille dans une association pour migrants en Italie et Bart, lui, a décidé de s'investir dans une auberge qui accueille les personnes issues de l'immigration guatémaltèque.

L'enjeu climatique est aussi revenu plusieurs fois dans leurs discours. Sam s'investit dans une ONG liée à l'agroécologie. Lola place l'environnement au centre de ses préoccupations : *« J'ai envie d'être plus cohérente dans mes activités. Concrètement, j'aimerais amener les gens à être conscient de leur environnement »* (Entretien Lola, 04.01.2016).

Ils se mobilisent également pour la question de la libre-détermination des peuples, au Chiapas bien sûr, mais aussi en Palestine :

« Maria me raconte qu'elle a voyagé en Palestine il y a deux ans. C'est la ville d'Hébron qu'elle a préférée, dit-elle. Elle a adoré son expérience, le pays, elle veut y retourner ! » (Extrait de carnet de terrain, Maria, 22/01/2016).

« Dans ma vie, il y a deux choses qui me touchent au cœur : la cause palestinienne et le Zapatisme ». (Extrait de carnet de terrain, Joséphine, 11/12/2015).

Ainsi ces pratiques militantes s'inscrivent tout à la fois dans des luttes sociales, identitaires, environnementales ou encore en faveur des Droits de l'Homme.

Une volonté d'être acteur

Je note dans le discours des volontaires la primauté de l'action dans leur militantisme. Néanmoins, l'expérience des brigades ne répond pas toujours à leurs attentes... Et se font alors sentir des frustrations et remises en question. Il y a donc une tension entre leur besoin d'agir et, en même temps, leur volonté de respecter la règle de non-intervention. C'est là tout l'enjeu de la cohérence pour l'alter-activiste : se poser des questions, tout en étant un acteur direct du changement dans le monde (Pleyers G., 2016).

Maria exprime clairement sa frustration après son expérience dans les BriCO's et elle affirme qu'elle ne réitérera pas l'expérience :

« J'étais frustrée de juste observer, chez moi je suis une activiste, je n'ai pas l'habitude de ne rien faire puis aussi je trouve ça

vraiment frustrant d'être à part de la communauté... ». Pour ces raisons elle ne veut pas refaire de BriCO, conclura-t-elle » (Extrait de carnet de terrain, Maria, 15/01/2016).

Lola aussi, en tant qu'activiste, aurait souhaité agir dans les communautés, même si elle sait pourquoi la règle de non-intervention de FrayBa est de vigueur. Ce qui la frustre le plus, c'est surtout le fait que ça ne lui ait rien apporté à elle :

“Moi j'ai toujours aimé être activiste, pas seulement être, faire, c'est ça qui me plaît et je me désolais beaucoup de ne pas pouvoir filmer ou parler avec eux, donner mon opinion... mais je comprends très bien mais ça me coûte. Ça me plaisait plus de faire la Caravane avec d'autres associations pour ce qu'il s'est passé à Bachajon (l'autoroute). C'était seulement 4 jours mais ils m'ont servi tellement plus que les quinze jours en brigade où on ne pouvait pas sortir, parler, donner son opinion” (Entretien Lola, 04.01.2016).

Justine exprime sa frustration mais s'en excuse à chaque fois, comme s'il était pour elle mal placé de se plaindre d'être au Chiapas avec les *indigenas*. Pourtant, elle ne cesse de se questionner sur la mission des brigades et sur leur utilité. Si elle ne se sent pas utile là-bas, comment cela pourrait-il servir ? :

“J'ai des doutes, je ne sais pas si je vais faire un autre Brico, je sais que c'est égoïste mais deux semaines c'est long, puis y 'a des communautés avec plus d'action ! Et en même temps je suis ici pour ça, je vais pas me plaindre, donc j'hésite... Je ne me sens pas utile, et je me pose vraiment la question si ces BriCOs sont vraiment utiles ? Est-ce que ça apporte vraiment quelque chose de concret comme je l'ai voulu ? » (Entretien Justine, janvier 2016).

Elle ajoute :

“Je me prépare depuis 1 an pour finalement me retrouver à lire dans les montagnes, c'est vraiment nécessaire ?”(Entretien Justine, janvier 2016).

Enfin, Bart, tout comme les autres, a ce sentiment de “ne rien faire” et une envie “d'être plus actif” qui lui font remettre en question les BriCO (Extrait de carnet de

terrain, 17.11.2015). Mais ce sont les quelques interactions avec les indigenas qui lui permettent d’y retrouver du sens :

« [...] dans la communauté de San Marcos un monsieur lui a dit qu’il appréciait vraiment leur présence et qu’elle était vraiment nécessaire. Il s’est rappelé que les BriCO étaient la raison de sa venue. Aujourd’hui il en est à sa troisième et dernière brigade avant son retour en Allemagne » (Extrait de carnet de terrain, Bart, 20/11/2015).

Dans le discours des volontaires et ce qu’ils me confient tout au long de leurs allées et venues en brigade, je perçois ainsi une tension intérieure chez beaucoup : d’une part ils acceptent leur rôle d’observateur et choisissent de vivre cette expérience dans la communauté comme une occasion de prendre le temps pour lire, écrire, flâner. D’autre part, ils expriment une frustration, une sensation de ne rien faire concrètement pour soutenir les Zapatistes dans leur lutte pour l’autonomie et contre le système capitaliste dominant.

Beaucoup d’entre eux remettent alors en question les brigades : certains car “*ça ne leur apporte rien*”, ni rencontre avec l’altérité ni aventure politique dans une zone de conflits ; d’autres car ils ne voient pas en quoi ils sont utiles pour les communautés. Toujours est-il que tous veulent agir et interagir. Cette recherche d’expérience, de vivre concrètement le combat qu’ils défendent s’inscrit dans l’analyse des pratiques alteractivistes que fait Pleyers (Pleyers G., 2016).

Les coulisses des volontaires : une histoire de cabinet

La Casa *Junax* (Maison *Junax*) comme l’appelle Patricia se veut un lieu chaleureux où les volontaires partagent un espace de vie le temps d’une « saison militante ». Les chambres sont des dortoirs de cinq à huit personnes. Une cuisine et deux salles de bains sont à disposition d’une trentaine de personnes. La grande pièce principale est le lieu où les brigadistes mangent le midi et le salon muni de fauteuils et d’une cheminée réunit les volontaires en soirée. Des escaliers mènent à une terrasse sur le toit où il y a toujours l’un d’entre eux qui lit, écrit ou discute avec d’autres tout en prenant le soleil. Un mur y est taggé : « *Ni la Tierra ni las Mujeres somos territorio*

de conquista » (Ni la Terre ni les Femmes nous ne sommes des territoires de conquête) (Extrait de carnet 22.02.2016).

Maria est italienne, elle s'installe au *Junax* pour la deuxième fois Elle a gardé un souvenir fort de son premier séjour et revient avec beaucoup d'attentes :

« elle semble nostalgique de sa première expérience à San Cristobal, les gens sortaient plus, dit-elle, on faisait des feux dans la cheminée, tout le monde était toujours ensemble... » (Extrait de carnet de terrain, 22/01/2016).

Aujourd'hui de retour après un an, elle est déçue et exaspérée par les autres volontaires. Elle trouve incompatible d'être volontaire et de ne pas savoir vivre ensemble :

« C'est un manque de respect ! Laisser ses choses dans la toilette, tu fais ça toi dans ta maison ? Tu le ferais sérieux ? Ce qui m'énervé le plus c'est que ce ne sont que des volontaires et ils ne savent pas se comporter au quotidien ! » (Extrait de carnet de terrain, Maria, 30/01/2016).

Quant à Zacharie, lui, il vient des Pays-Basques, c'est déjà la quatrième fois qu'il se rend au Chiapas. A chaque fois, il séjourne au *Junax*. Pourtant il ne recherche pas la compagnie des volontaires :

« [...] Ce qu'il se passe c'est que le Junax c'est un lieu à l'origine pour les campeurs [brigadistes] et les personnes conscientisées et si j'arrête de venir ici j'aurais la sensation de céder ce lieu, tu vois. Ce que je veux dire c'est que c'est une façon de résister et de saisir cet espace pour ce qu'il est et peu importe si je m'entends bien ou pas avec ceux qui viennent, je m'en fou tu vois. Puis c'est bien situé, dans le centre, ce n'est pas cher et oui, de temps en temps y passent des gens intéressants, très occasionnellement malheureusement mais oui il y a aussi des gens intéressants » (Entretien Zacharie, janvier 2016).

Zacharie revendique donc ce lieu du *Junax* et se distancie des autres volontaires pas assez conscientisés selon lui :

« Beaucoup de personnes qui passent par ici, je n'ai aucun lien avec eux. Ils sont totalement dépolitisés et ont une conscience très limitée donc je ne ressens pas la nécessité de les rencontrer. Et puis ce n'est pas comme si j'arrivais ici et que je ne connaissais personne et donc que je recherche le contact. Moi j'ai déjà quelqu'un avec qui manger et plus tard l'après-midi j'irai au CIDECI [Centre Indigenas de Capacitation Integral] avec d'autres gens, des gens qui vivent ici depuis cinq à dix ans, tu vois » (Entretien Zacharie, janvier 2016).

Les témoignages de Maria sur la vie en communauté et le discours de Zacharie sur la conscience politique des volontaires illustrent un phénomène que j'ai pu observer au sein du *Junax* : la concurrence entre les volontaires. Il semble en effet que chacun ait sa propre vision de ce qui fait un "bon" ou un "mauvais" volontaire.

Prenons l'exemple de Zacharie. Il semble choisir ses liens d'affinités avec les volontaires selon leur degré d'engagement. Dans son discours, est perceptible son intérêt pour *les anciens* du Chiapas, *ceux qui restent* (sur place ou qui reviennent), tandis qu'il se distancie ostensiblement de ceux qu'il considère comme *les gens de passage*, qu'il trouve « dépolitisés » et « peu conscientisés », nous l'avons vu plus haut et en avons une nouvelle illustration ci-après :

« Ici [San Cristobal] c'est un tout petit milieu, comme je t'ai dit, les gens que je connais ça fait des années qu'ils sont ici, donc si je ne te vois pas c'est peut-être parce que tu n'étais pas en train de militer, mais si on me parle de toi et qu'on me dit que t'es super sympa, que tu es dans tel collectif, j'irais vers toi. Mais en général, les gens qui passent par ici, ils arrivent, ils vont une semaine en communauté et ils poursuivent leur voyage. A part ces trois allemands qui sont restés un an à enchaîner les brigades, je connecte très peu avec les gens de passage... » (Entretien Zacharie, janvier 2016).

Il exprime son désaccord avec ce qui lui paraît être un volontariat « à la carte » où les brigadistes choisissent souvent de partir une semaine au lieu de deux semaines comme le prévoit le règlement des brigades. Son discours dénonce également un

volontariat plus superficiel : *“ils arrivent, ils vont une semaine en communauté et ils poursuivent leur voyage”*.

Maria quant à elle, exprime une lassitude vis-à-vis des volontaires avec qui elle vit. En effet, la vie communautaire au *Junax* ne coule pas de source. Plusieurs avertissements nous ont été donnés par les gérantes. Les toilettes bouchées et la cuisine allaient être fermées si on n'en prenait pas davantage soin. C'est à ce moment là que Maria m'a confié qu'elle n'en pouvait plus de l'ambiance au *Junax* et du manque de respect des volontaires entre eux :

« [...] Maria est excédée par l'attitude des gens du Junax, elle s'en plaint tous les jours, parle de faire une réunion, mais rien ne se passe... » (Extrait de carnet de terrain, Maria, 27/01/2016).

Selon elle, il y a une incohérence entre le fait de prôner les valeurs zapatistes (démocratie directe, horizontalité, respect des autres) sans les mettre en pratique dans son quotidien :

« Il n'y a que des volontaires ici mais ils ne sont même pas capables de coexister, de laisser propre et respecter ! [...] La révolution commence dans les toilettes ! » (Extrait de carnet de terrain, 27/01/2016).

« Toi comment tu le vois : les Zapatistes ont construit une autonomie avec des communautés entières et nous on n'est même pas capable de laver des toilettes à trente personnes ! » (Extrait de carnet de terrain, 22/01/2016)

Cette comparaison entre la vie quotidienne et l'engagement politique est récurrente sur mon terrain. Pour Alba, responsable de la Casa Gandhi, résister face au gouvernement, c'est résister dans tous les gestes du quotidien :

« [...] Tout ce qu'elle fait au quotidien « es parte de la lucha » [ça fait partie de la lutte], me répète-elle à chaque fois. Elle me donne l'exemple de Sylvain, le volontaire belge qui venait faire des ateliers cuisine. Il répétait aux femmes : « La lutte commence dans la cuisine », se souvient Alba en souriant. (Extrait de carnet de terrain, 16/02/2016).

Bart, mon *compa* de brigade, me raconte un souvenir d'Allemagne dans une maison d'étudiant avec un projet politique, lieu qu'il fréquentait et dont il s'est finalement éloigné :

« Dans cette maison-à-projet, des jeunes discutent communisme, politique. « tout était plus dans la discussion que le concret », dit-il. Il trouve qu'à l'image de la gauche, il y a des gens prêts à imposer leurs idées aux autres mais pas à écouter les propositions de chacun. Apparemment une partie des gens s'est détachée en proposant de d'abord prendre le temps de bien s'organiser dans cette maison avant de vouloir imaginer une société différente, que ça commençait par nettoyer la cuisine et avoir des rôles et règles de base... mais apparemment ça n'a pas pris et lui [Bart] a décidé de ne plus y aller » (Extrait de carnet de terrain, 16/11/2015).

Ici, Bart n'adhère pas à un projet où débattent les jeunes d'un autre monde sans même prendre le temps de s'organiser pour ranger la cuisine. Il quitte donc les lieux. Tandis que Zacharie se voit faire un acte de résistance en choisissant de vivre au *Junax* malgré les gens "dépolitisés". Quant à Maria, elle a engagé une révolution dans les toilettes de l'auberge du *Junax*.

Ces différents témoignages traduisent d'une conception de la lutte politique comme une lutte qui commence avant toutes choses dans son quotidien, *es parte de La Lucha* (ça fait partie de La lutte), comme dit Alba. Ce qui rejoint l'analyse de Pleyers sur les pratiques alteractivistes. Il dit : "Tout autant que dans une préoccupation pour la justice et les défis globaux, l'engagement des jeunes alteractivistes trouve son fondement dans une relation à soi. Ces jeunes rappellent que la démocratie et l'écologie sont des défis à la fois globaux et personnels, qu'elles ne se limitent pas à la sphère de la politique institutionnelle, qu'elles se réalisent et s'expérimentent dans la participation et les gestes du quotidien et qu'elles s'enracinent dans un rapport à soi, aux autres et au monde" (Pleyers G., 2016, 119).

Les critiques entre les volontaires semblent fluctuer entre les deux pôles du "bon" et du "mauvais" militant. Cette concurrence entre eux les amène à se placer les uns vis-à-vis des autres sur l'échelle de la cohérence, ce qui me paraît être tout l'enjeu. Comment mettre en pratique, au quotidien les discours et valeurs qu'ils prônent ?

Geoffrey Pleyers en parle: “Les alteractivistes développent un activisme profondément personnel et articulé autour de l’exigence d’une forte cohérence entre leurs valeurs et leurs pratiques, que ce soit au niveau de la démocratie directe mise en oeuvre dans le mouvement, des pratiques quotidiennes de consommation ou de la qualité des relations sociales” (Pleyers G., 2016, 108).

Alteractivistes ? Touristes-politiques? “Zapatouristes” ?

Non seulement, les volontaires se jugent entre eux et se positionnent vis-à-vis du degré de conscientisation des uns et des autres mais ils affichent également une volonté de se démarquer du statut de touriste, associé à des comportements qu’ils réprouvent. Lola raconte ses premières impressions de San Cristobal :

« Au début quand je suis arrivée je trouvais ça un peu touristique avec les « andadors » (piétonniers), toutes les fêtes pour les touristes et je trouvais ça aussi super commercial, je me sentais pas super bien... Mais là, je te dirais qu’après avoir été dans la Péninsule du Yucatan (rire), je me suis vraiment ramassée dans des endroits touristiques et je me suis dit “Ok... c’est...pas...la...même chose (rire), y’a vraiment pire, là c’est pas le même genre de touristes (rire) » (Entretien Lola, 04.01.2016).

Elle distingue le “bon” du “mauvais” touriste, il y a ceux qui vont à Cancun et ceux qui vont à San Cristobal, qui sont dans une tout autre démarche selon elle :

« Ici c’est vraiment plus respectueux des coutumes locales , j’ai l’impression que ce sont plus des gens qui viennent ici justement pour la valeur culturelle, pour apprendre, des gens peut-être un peu plus ouverts sur la situation, sur ce que les gens vivent ici, plus qu’à Cancun où les gens arrivent une semaine puis tout ce qu’ils veulent faire c’est la fête, et bronzer sur la plage » (Entretien Lola, 04.01.2016).

Quant à Pierre, il ne considère tout bonnement pas comme des touristes ceux qui viennent pour connaître la culture :

« Moi je viens de Dijon et il y a énormément de chinois qui viennent et c’est vraiment des touristes dans le sens où ils viennent

une heure ou deux heures et ils prennent plein de photos. Et j'ai l'impression que San Cristobal, c'est vraiment une ville où tu vois plus de voyageurs que de touristes, proportionnellement. J'ai l'impression qu'il y a plus cet esprit de jeunes qui viennent vraiment dans cet esprit de connaître vraiment et de partager plus que dans des esprits de voir, juste voir pour voir. Voilà. »
(Entretien Pierre, 06.02.2016).

Selon lui, il y a d'une part les voyageurs et, d'autre part, les touristes, deux catégories distinctes. Il explicite :

« Les voyageurs ce sont des gens qui considèrent qu'à partir du moment où on va dans un lieu, on va avoir un rapport de culturalité et social avec les locaux, les gens qui y vivent, et qu'on doit essayer de s'imprégner de la culture de là où on va. [...] Tu vois, c'est ça que j'appelle des voyageurs, des gens qui se disent que c'est pas juste prendre des photos mais c'est de vivre un petit bout de vie de ce qui se fait là. Et il y en a plein à San Cristobal, c'est justement un peu l'idée de gens qui se disent on n'est pas des "pinche touristes" (putains de touristes), on va essayer de voir un peu comment est la réalité » (Entretien Pierre, 06.02.2016).

Il distingue donc le touriste du voyageur, le premier étant celui qui vient prendre des photos et le second étant celui qui va à la rencontre des gens, désireux de comprendre la "réalité" du lieu. La troisième catégorie que Pierre élabore est celle du volontaire qui va un pas plus loin que le voyageur et s'investit sur place :

« Après le touriste qui passe pour un jour, le voyageur qui reste une ou deux semaines et rencontre les gens, ben t'as les volontaires, ce sont des gens comme toi et moi. Des gens qui sont là entre six mois et un an et qui sont dans cette idée de... qui voient plus les trucs jusqu'au bout et de se dire on va travailler, on va s'imprégner vraiment de qu'est-ce que le travail au Mexique, quelle est la dynamique, comment sont les mexicains et les communautés indigènes » (Entretien Pierre, 06.02.2016).

Tout comme Pierre, Frida ne se considère pas comme une touriste. Les choix qu'elle pose tout au long de son voyage au Mexique la conforte dans sa position de volontaire :

« Venue au Mexique pour rendre visite à une amie qui travaille là, elle ne se voyait pas jouer les touristes pendant les cinq mois dans le pays, elle a donc suivi le séminaire pour participer aux BriCO's organisé en Allemagne. Elle est déjà partie une semaine à Acteal et elle compte faire encore deux Brigades, me dit-elle. "Aller à la plage et jouer les touristes", ça ne l'intéresse pas. Frida ne pense pas faire d'autre si grand voyage dans sa vie. D'une part car elle ne veut pas prendre l'avion et d'autre part car selon elle, il y a tellement de choses à connaître tout près et que partir sans raison pour elle, ça n'a pas de sens » (Extrait de Carnet de terrain, Frida, 9/01/2016).

Pour Frida, partir aussi loin pour voir une amie n'est pas une raison valable de départ. En s'investissant dans les BriCO's elle se donne une légitimité suffisante à ses yeux pour entreprendre ce voyage. Une fois sur place, elle veut rester cohérente et ne conçoit pas d'aller à la plage entre deux brigades en communautés. Bart, lui non plus ne voit pas d'un bon oeil d'aller à la plage :

"Une bande de volontaires du Junax va partir à Oaxaca à son retour et lui ont proposé de se joindre à eux. Il hésite à les suivre car il sait qu'ils sont du style à toujours reprendre une bière ou à se poser toute l'après-midi sur la plage" (Extrait de carnet de terrain, 12/12/2015).

Ces éléments synonymes d'amusement et de consommation (la plage, la bière) n'entrent pas en cohérence avec les raisons de leur présence au Mexique. Tandis que pour Frida c'est inenvisageable, Bart est pris de questionnements et hésite à se laisser tenter. Sabrina Melenotte explicite que pour les personnes qui se revendiquent du domaine du militantisme, "l'assimilation à un voyage récréatif" pourrait ternir l'image noble dont jouissent ces activités (S. Melenotte, C. Marie dit Chirto, 2010, 3).

Bart, contrairement à Frida et Pierre, se sait touriste, selon ses dires, et son seul salut face à ce constat, qui le fait sourire autant qu'il l'afflige, est d'être un touriste d'un autre genre :

« Bart ne veut pas être un touriste comme les autres, il ne se sent pas touriste mais il avoue en souriant qu'il sait très bien qu'il l'est, même en venant faire les BriCO, il est touriste, dit-il, mais pas comme ceux qui ne parlent pas espagnol, qui viennent juste prendre des photos et ne veulent pas spécialement connaître les gens et leur culture... » (Extrait de carnet de terrain, Bart, 12/12/2015).

Tout comme pour le « bon » ou « mauvais » volontaire, il se positionne alors en « bon touriste » qui vient pour *“connaître les gens et leur culture”*, l'équivalent du *“voyageur”* et du *“bénévole”* dont parle Pierre.

Ce phénomène de rejet du statut du touriste, l'anthropologue basque Aitzpea Leizaola en fait le même constat dans une recherche qu'il effectue sur les mythes qui contribuent à attirer, entre autres, la catégorie de touristes militants au Pays-Basque : *« (...) ces visiteurs se définissent plus comme des activistes, des “militants” que comme des “touristes”. En cela, ils suivent la règle d'or du touriste, qui automatiquement renie sa condition et l'applique uniquement à autrui [Phipps, op. cit. ; Urbain, 1991] »* (Leizaola, 2002, 434).

Il existe un terme spécifique pour désigner le touriste au Chiapas : le *“zapatouriste”*. Selon Melenotte, il s'agit du visiteur le plus *“ostensible”* dans les territoires autonomes, *“la figure la plus dépréciée à laquelle personne ne veut ressembler, puisque le touriste politique affiche une volonté de se démarquer du touriste “de masse”, d'où cette tendance à refouler sur l'extérieur cette catégorie de zapatouriste”* (Melenotte S., 2010, 5).

Il semble que tout l'enjeu de cette concurrence, tant entre eux que vis-à-vis du statut de touriste, est la recherche de cohérence entre les idéaux que ces volontaires viennent défendre et leur façon de vivre au quotidien.

3. Pôle d'attraction

Dans cette partie, prenons le temps de nous arrêter sur quelques éléments qui ont attiré les volontaires au Chiapas : des idéaux communs, une lutte inclusive et qu'ils s'approprient ainsi qu'une image stylisée du mouvement.

Un mouvement inspirant

Ces acteurs alteractivistes convergent vers le Chiapas car ils retrouvent dans la lutte des communautés autonomes *indigenas* quelque chose qu'ils sont venus chercher, nous allons le voir.

Bart reconnaît dans le mouvement zapatiste des idées qu'il défend chez lui et ça le "fascine" :

« Selon Bart, les Zapatistes sont humbles, ils permettent à chacun de s'exprimer, d'avoir ses idées et son fonctionnement et c'est ça qui le fascine. L'anarchisme c'est un peu pareil selon lui, pas de parti politique, pas de participation au système majoritaire mais une liberté laissée à chacun de s'organiser comme il le souhaite »

(Extrait de carnet de terrain, Bart, 16.11.2016).

Maria, elle, veut voir de ses propres yeux comment les communautés en résistance s'y prennent pour construire leur autonomie, dans le but de pouvoir reproduire cela chez elle :

« Moi je ne crois pas aux gouvernements, je crois que les gens peuvent s'auto-organiser et s'auto-gouverner [...] et ici il me semble qu'il y a des lieux où l'auto-organisation fonctionne, et ce lieu a eu une attraction très forte pour tout ce qu'il s'est passé dans les communautés zapatistes, et moi aussi je voulais venir ici et apprendre pour ramener la "bonne pratique" (la buena practica) chez moi et tenter de faire de même, voilà pourquoi je suis venue »(Entretien Maria, 15.01.2016).

Angus, pour sa part, est désillusionné en Europe. Il se rend au Chiapas pour regagner de l'espoir en s'immergeant dans la lutte des *indigenas* :

« [...] je n'allais pas bien parce qu'ils y avaient beaucoup de choses moches qui se passaient en Europe et j'ai senti que je

devais partir... [...]. Je crois que je suis venu ici pour,... je sais pas, gagner un peu d'espoir, pour le futur, et là maintenant quand j'étais dans la communauté, je crois bien que oui, j'en ai gagné, parce que c'est impressionnant les gens ici ont une lutte très très forte, pour récupérer leur terre et l'eau, [...]» (Entretien Angus, 12.02.2016).

Tous les trois ont finalement les mêmes ambitions : s'inspirer d'un mouvement qui a mis en place des idées qu'ils défendent eux-mêmes ou voudraient voir exister chez eux. Tine qui travaille au SIPAZ depuis un dizaine d'années, fait le même constat et l'exprime de manière originale :

« Les Zapatistes ont toujours connus énormément de solidarité, ils ont attiré beaucoup de gens.. Le Zapatisme d'une certaine manière a réveillé tout le monde alternatif, une lumière... Je ne sais pas si tu as lu Harry Potter : il y a ce miroir où quand il se regarde, il y voit ce qu'il aimerait voir. Et bien parfois, je me dis que c'est pareil avec le Zapatisme, certaines personnes veulent voir dans le Zapatisme ce qu'ils veulent voir d'eux-mêmes » (Entretien Tine, 21.01.2016).

Appropriation de la lutte

Les volontaires s'engagent aux côtés des Zapatistes et ils se considèrent acteurs de la lutte au même titre qu'eux. Nous allons voir que deux éléments participent à cette appropriation de la lutte. D'une part, la formation des volontaires par FrayBa et, d'autre part et plus globalement, le langage de la lutte qui se transmet entre les acteurs de la lutte (les *indigenas* et leurs sympathisants : les ONG, les volontaires, etc.).

Par la formation au centre FrayBa

Les ONG FrayBa et Quinoa (pour la Belgique) jouent le rôle « d'interface » (Melenotte S., 2010, 14) entre les volontaires étrangers et les groupes *indigenas* en résistance. Le parcours que suit le volontaire pour devenir brigadiste est une étape très ritualisée. Une mission lui est confiée avec des consignes précises, nous l'avons vu, et cela participe à l'inclusion du volontaire étranger dans la lutte locale zapatiste.

Lors de la formation, les consignes sont claires : le volontaire est un observateur et ne doit pas intervenir ou s’immiscer dans la vie des communautés. Cette formation est aussi un moment pour réaffirmer la cause zapatiste, pour donner du sens à la mission du brigadiste. Le rôle du brigadiste est mis en évidence : FrayBa compte sur lui pour pouvoir défendre les droits des communautés sur base du rapport qu’il produit de la situation sur le terrain. *“Sans les données que nous récoltons, ils ne peuvent faire leur travail, nous répètent-ils”* (Extrait de carnet de terrain, 09.11.2015).

L’importance de la mission est également mise en valeur par le risque potentiel que le brigadiste encourt. Les moments où il signe la décharge à l’intention de Frayba et annote les numéros des proches à contacter en cas d’urgence marquent le sérieux de la mission dans laquelle il s’engage. Enfin, les consignes de discrétion (ne pas parler de la mission) participent également au côté “aventureux”, “dangereux” et important de ce qui est confié au brigadiste.

Ainsi, la formation alimente l’imaginaire du militant : il est fin prêt à partir en brigade, conscient de l’éventuelle dangerosité de sa mission et avec le sentiment d’être au cœur du conflit car on lui donne un rôle à jouer.

Par le langage

La parole est un vecteur fort de la lutte. Sur mon terrain, où se côtoient les différents acteurs qui participent au mouvement de résistance, se transmet le langage propre au conflit du Chiapas.

Dès les premiers jours au Chiapas, lors de mon expérience en tant que brigadiste, je découvre certains mots de la lutte :

« Juan nous a demandé de passer le message autour de nous, que Las Abejas “luchan por la Justicia” (luttent pour la justice), [...]. Il veut qu’on passe le message qu’ils continuent de lutter sans se faire avoir par l’Etat, que lui-même est un survivant, il a perdu son père, sa mère, ses frères et soeurs lors du massacre » (Extrait de carnet de terrain, 25.11.2015).

Bart mon compagnon de brigade, ayant lui-même déjà réalisé deux missions, m’initie au langage du Chiapas. Il définit les acteurs du mouvement :

« Il y a les Zapatistes et les Non-Zapatistes qui se côtoient. Certains sont des sympathisants, d'autres vus comme des "partidistas" (partisans), d'autres des "priistas" (adhérents au PRI [Parti Révolutionnaire Institutionnel]) et puis d'autres sont appelés "compas" (compagnon de lutte) » (Extrait de carnet de terrain 22.11.2015).

A San Cristobal, les brigadistes s'approprient également ce langage militant. Justine, volontaire brigadiste installée au Junax, s'étonne que le terme de "lutte" soit autant utilisé et compris de tous comme une évidence. Elle, par contre ne se sent pas toujours à l'aise avec ce terme :

« Justine me dit que ce mot « lucha » (la lutte) revient tout le temps, ça la marque, elle ne ressent pas ça dans son pays, même dans son groupe d'activistes. Lors de la conférence au CIDECI, tout le monde parle de lutte, ce mot est dans le vocabulaire courant, elle voit que tout le monde semble avoir la même définition de ce terme qui pour elle est flou et pas si évident » (Extrait de carnet de terrain, Justine 20.02.2016).

Tandis que Sam revendique l'utilisation de ce terme :

« Elle [Sam] raconte qu'elle voulait apprendre en Amérique Latine et non plus en Europe car ici, ils n'ont pas peur de dire la vérité, de parler de "La lucha" (la lutte), contre le "capitalismo salvaje" (capitalisme sauvage). Ils n'arrêtent pas avec ce mot, alors qu'en Europe, ils sont plus frileux, une peur de dire les choses, de voir la réalité en face. Ils disent : "il ne faut pas exagérer dans les termes voyons". » (Extrait de carnet de terrain, Sam, 28.01.2016).

Moi-même, j'ai été marquée par cette profusion des termes de la lutte, utilisés dans le langage courant des volontaires du Junax :

« Je me rends compte qu'ici tout le monde a la même version du combat. Il y a l'ennemi : le "mal gobierno" (le mauvais gouvernement) qui est aussi "la Hidra capitalista" [la Hidre capitaliste, ce monstre à trois tête dont, quand on en coupe une, une autre repousse]. Puis les victimes : les "indigenas" et les

sympathisants qui sont tous appelés “compa” pour “compañero de lucha” (compagnon de lutte) » (Extrait de carnet de terrain, 01.02.2016).

Enfin, terminons avec le témoignage d'Angus qui me semble assez représentatif de cette question de l'appropriation de la lutte. Il me raconte son expérience de BriCO qu'il a réalisée dans une communauté *indigenas*. Dans cette communauté, huit ans plus tôt, il y a eut de violents conflits liés à la possession de la terre et à l'accès à l'eau. Il raconte cette lutte, comme s'il l'avait vécue auprès de cette communauté :

« Il y a eu une lutte très forte ici, mais bon, on l'a fait, et aujourd'hui ils ont leurs terres et ils peuvent vivre de ça. Bien sûr, la lutte continue et ça ne veut pas dire que c'est le paradis là maintenant mais ils ont amélioré super fort leur vie ici, et ça ça m'a super fort impressionné et m'a redonné de l'espoir » (Entretien Angus, 12.02.2016).

L'esthétisation de la lutte

La guérilla zapatiste est différente des autres guerillas d'Amérique Latine car, contrairement à ces dernières, les Zapatistes ont renoncé aux armes, “excepté le crayon et les mots” (Pleyers G., 2010, 59). Certains parlent d'une “drôle de Guerilla” et d'autres d'une “Guerilla pas comme les autres” (Melenotte S., 2010, 4 ; Lopez y Rivas, 2014, 31).

En effet, les slogans du mouvement et les écrits du sous-commandant Marcos (communiqués, poèmes, contes) deviendront célèbres et participeront à la visibilité du mouvement et son attrait. Angus parle à ce sujet d'un mouvement “romantique” :

« Beaucoup de gens en Allemagne s'intéressent au mouvement du Chiapas, c'est très présent, et je crois que c'est un mouvement très “romantique”, et c'est pour ça qu'il attire l'attention. Je veux dire, les contes, les poèmes et tout le langage utilisé pour présenter l'organisation de l'EZLN et la vie en communauté, c'est écrit simple et beau et je crois que c'est avec tout ça que s'est créée l'image romantique du mouvement zapatiste et, ouais, je pense que ça donne énormément de force aux mouvement internationales car ça attire l'attention des gens » (Entretien, Angus, 12.02.2016).

Un mouvement révolutionnaire attrayant donc, de part l'originalité d'un choix pour une voie pacifique portée par des mots et des poèmes, repris et relayés par les sympathisants.

Sabrina Melenotte parle à ce propos d'une "esthétisation" du mouvement zapatiste pour le « regard du touriste » politique. Elle prend l'exemple du Caracole d'Oventik, ouvert aux visiteurs. Il existe tout un protocole pour y entrer et chaque personne qui y passe doit se présenter et se faire enregistrer. Pendant ce temps d'attente, le visiteur peut observer les maisons peintes de visages encagoulés représentant les Zapatistes. Des pancartes à l'arrivée indiquent : "ici vous êtes en territoire zapatiste". Ce sont des images et des symboles qui mobilisent pendant tout ce temps d'attente le regard du visiteur attentif. Melenotte parle ainsi d'une "mise en scène de la rébellion", d'une "dramatisation de l'organisation zapatiste" comme une stratégie pour attirer le visiteur (Melenotte S., 2010, 2).

J'ai également observé cette "esthétisation" sur mon terrain. Lors de mon BriCO, un groupe de visiteurs est venu découvrir la communauté d'Acteal. Juan, un représentant de l'autorité des Abejas, les a reçus pour leur raconter le massacre de 1997 :

« Cela commençait d'abord autour d'une grande statue du Christ enroulée dans un drap (linceul) et ensuite une visite de l'Eglise avec les photos des personnes mortes lors du massacre d'Acteal. Ensuite une visite de la communauté et une halte dans une maison transformée en petite boutique avec des produits d'artisanat faits par les femmes et enfants de la communauté » (Extrait de carnet de terrain, 15.11.2015).

Ces différentes étapes où Juan reçoit les visiteurs et leur fait parcourir cet événement tragique de la communauté participent de cette mise en scène dont parle Melenotte. L'auteur explique que cette stratégie vient "[...] d'une nécessité d'externalisation de leur mouvement et de leurs revendications" (Melenotte S, 2010. 2).

Les poèmes et la mise en scène des communautés *indigenas* sont dès lors une piste supplémentaire à prendre en compte pour comprendre l'attraction du mouvement de résistance zapatiste au Chiapas.



Les communautés autonomes en résistance lancent un appel à la solidarité internationale. Nous avons ici tenté de dresser un portrait des volontaires qui répondent à cet appel ainsi que des raisons qui les ont poussés à le faire.

Nous nous sommes intéressé à la mission du brigadiste, dont le rôle est d'être observateur dans les communautés en respectant la règle de non-intervention. C'est donc bien "à côté" des *indigenas* et non "avec" que ce déroule ce BriCo, ce qui provoque souvent des frustrations.

En effet, ces brigadistes sont des alteractivistes, déjà politisés dans leur pays d'origine et ayant une volonté d'être dans l'action. Pleyers entend par le terme "alteractiviste" des militants qui mettent un point d'honneur sur la cohérence entre leurs valeurs et leurs pratiques dans leur engagement (Pleyers G., 2016, 108).

Ces volontaires qui répondent à l'appel sont attirés par la lutte du mouvement de résistance au Chiapas pour plusieurs raisons. Le mouvement autonome est une lieu d'inspiration pour une lutte à laquelle ils se sentent appartenir. L'inclusion des volontaires commence dès la formation donnée par FrayBa. Elle continue par après, avec la transmission de tout un langage de la lutte dans le milieu des volontaires. Enfin le mouvement est rendu attrayant au regard du militant, de par ses peintures, poèmes et mises en scène.

CONCLUSION GÉNÉRALE

La ville de San Cristobal de Las Casa accueille des volontaires européens qui viennent s'engager dans la lutte aux côtés des Zapatistes. Tel un îlot dans l'État du Chiapas où le conflit avec les communautés *indigenas* perdure, la ville offre un pied-à-terre pour les volontaires qui se mobilisent auprès des communautés en résistance. C'est dans un va-et-vient entre cette atmosphère urbaine et la vie rurale des communautés *indigenas* qu'ils s'engagent et évoluent au Chiapas pour un voyage de quelques mois avant de rentrer en Europe. Autant dans leur rapport à la ville que vis-à-vis de leur engagement dans les communautés rebelles, des tensions et ambiguïtés habitent ces volontaires. Ces alterctivistes, des militants qui déploient de nouvelles pratiques d'activisme dans un monde globalisé (Pleyers G., 2016), s'attachent aux mêmes enjeux globaux et ils se retrouvent donc au Chiapas autour d'une même cause.

Par le biais de cette monographie, j'ai souhaité emmener le lecteur à la rencontre de ces activistes et l'inviter à une immersion dans leur quotidien. Il s'agissait de comprendre le contexte de cette lutte ainsi que le rapport de ces volontaires à celle-ci et à une ville particulière, les arguments de ce qui les a attirés jusque-là.

Le Chiapas lance un appel à la solidarité internationale en 1995 pour freiner la violence dans les communautés. Le choix de certains volontaires de répondre à cet appel, n'est pas le résultat du hasard mais la conséquence d'un itinéraire personnel inscrit dans un monde globalisé. L'intérêt qu'a suscité le mouvement zapatiste, notamment en Europe, rassemble des activistes « motivés par des aspirations de transformation sociale affichées » (Melenotte S., 2010, 4). Ils viennent pour s'inspirer d'un mouvement qui a mis en place des idées qu'ils défendent eux-mêmes ou voudraient voir exister chez eux.

C'est dans la ville de San Cristobal qu'ils atterrissent et sont reçus par les organisations locales pour s'intégrer à la lutte *indigenas*. La ville de San Cristobal se raconte beaucoup. Les volontaires décrivent une ville fertile où tout est possible, un lieu où se construit au quotidien une autre société. C'est à partir de lieux qu'ils disent de "lutte", bars à thèmes et centres culturels engagés, qu'ils construisent leurs

discours. Le Centre des Volontaires, le Junax est l'un de ces lieux, une auberge où ils vivent ensemble dans une ambiance conviviale et communautaire. Tout cela participe à un sentiment d'être comme dans une burbuja (une bulle), le sentiment d'un monde à part, où ils se sentent bien, entourés de personnes avec les mêmes idées, les « compas » (compagnons de lutte). Cette fine pellicule les enveloppe mais ils se sentent également comme enfermés dans un "petit monde", coupés des réalités du Chiapas.

Les volontaires sont venus s'engager *aux côtés* des *indigenas* dans leur lutte. Ils se portent volontaires pour partir en "brigade" en communauté, comme observateurs internationaux. Leur rôle est d'être des témoins d'une potentielle violation des Droits de l'Homme sur le terrain. Une fois sur place, ils se retrouvent non pas *aux côtés* mais *à côté* des populations, la consigne étant de ne pas interférer dans la vie quotidienne des *indigenas* mais de servir de "bouclier humain". Au final c'est dans un entre-soi d'activistes européens que se déroule leur mission de brigadiste. Cette situation entraîne des frustrations chez beaucoup de ces activistes, qui mettent la primauté dans l'action. Leur volonté est d'être acteur de la *lucha*, une lutte qu'ils se sont appropriée par le langage, les symboles, les lieux.

Tout l'enjeu pour ces volontaires est de rester cohérents dans leur engagement, concilier leurs valeurs à leurs pratiques quotidiennes. Au sein du *Junax*, les volontaires se critiquent les uns les autres sur une échelle qui va du "bon" au "mauvais" volontaire. La forme la plus exacerbée du mauvais volontaire étant le "Zapatouriste".

Comment un lieu devient-il symbole de lutte et de militance ? La recherche ici présente apporte plusieurs éléments de réponse à cette question qui m'a suivi tout au long de ce travail. Une piste intéressante à suivre pour envisager plus complètement cette thématique serait d'aller à la rencontre d'alteractivistes dans d'autres lieux comme les Forums sociaux mondiaux, le Nicaragua ou encore la Palestine.

"Ce que tu vois ici et bien tu le vois aussi dans d'autres parties du monde et parfois tu peux expliquer ce qu'il se passe ici comme un microcosme de ce qu'il se passe dans le monde donc tu arrives à comprendre et faire des liens." (Entretien Tine, 21.01.2016)

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages :

DUTERME, B., (2014), Zapatisme : la rébellion qui dure, point de vue du Sud, Alternatives sud Volume 21, Centre Tricontinental, Louvain-la-Neuve, Belgique.

Hermesse J., Singleton M., Vuilleminot A.-M. (dir), (2011) *Implications et explorations éthiques en anthropologie*, Académia-Bruylant, Louvain-la-Neuve, Belgique.

VIQUEIRA, J-P., RUZ, M-H., (1995), Chiapas : Los rumbos de otra historia, UNAM, CIESAS, CEMCA, Guadalajara, Mexique.

Articles scientifiques :

AUBRY, A., (1994), Miedo urbano y amparo femenino: San Cristóbal de Las Casas retratada en sus mujeres, Mesoamérica n° 28 p. 305-320.

BARONNET, B., (2010), Autonomie indienne et éducation au Chiapas. Les écoles des terres récupérées par les paysans mayas du Sud-est mexicain, Autrepart n° 54, p. 65-79.

BLEUZEN B., DUCLOS H.B., NICOURD S., (2006) Pourquoi s'engager ? Bénévoles et militants dans les associations de solidarité, Archives de sciences sociales des religions [En ligne] : <http://assr.revues.org/3535>, consulté le 23 juin 2016.

BOSSELUT C., (2008), Volontaire international, une transition ? », Revue Projet, n ° 305, p. 32-35.

BOUKHRIS, L., (2012), L'imaginaire touristique à l'épreuve du Costa Rica : entre « voir » et « faire » le territoire, Via@ - revue internationale interdisciplinaire de tourisme, n°1, p. 1-10.

CHABLOZ, N., (2007), Le malentendu. Les rencontres paradoxales du « tourisme solidaire » », Actes de la recherche en sciences sociales, n° 170, p. 32-47.

CHABLOZ, N., (2009), Tourisme et primitivisme. Initiations au bwiti et à l'iboga (Gabon), Cahiers d'études africaines, n° 193-194, p. 391-428.

CHABLOZ, N., (2012), Désenchantement : les voyages “solidaire” et “humanitaire” de Catherine, Mondes du Tourisme [En ligne] : <http://tourisme.revues.org/243>, consulté le 05 février 2016.

DEMANGET, M., (2007), Tourisme à géométrie variable en terre indienne : l'exemple des Indiens mazatèques, Oaxaca, Mexique, Autrepart n° 42, p. 21-38.

DEMANGET, M., (2016), La production d'une capitale indienne. Huautla de Jimenez, pueblo mágico, Mexique, Ethnologie française n° 164, p. 681-690.

DEMOUSTIER D., (2002), Le bénévolat, du militantisme au volontariat, Revue française des affaires sociales, n° 4, p. 97-116.

FAVRE, H., (2002), Chiapas 1993. Tentative d'analyse d'une situation insurrectionnelle, Annales, Histoire, Sciences Sociales, 57ème année, p. 1251-1289.

FOYER, J., (2006), Le CIEPAC à la croisée des réseaux militants globalisés : la réticule comme forme organisationnelle de la globalisation, p. 49-62, in IHEAL Editions, Cahier des Amériques latines 51-52 : Des sociétés en réseaux.

LEIZAOLA, A., (2002), Le Pays Basque au regard des autres. De Ramuntcho au Guggenheim, Ethnologie française, Vol. 32, p. 429-438.

LOPEZ Y RIVAS, G., (2014), Zapatisme : histoire, signification, négociation, et autonomie, p. 29-41, in DUTERME, B., (2014), Zapatisme : la rébellion qui dure, point de vue du Sud, Alternatives sud Volume 21, Centre Tricontinental, Louvain-la-Neuve, Belgique.

MASSON S., (2008), Histoire, rapports sociaux et mouvements des femmes indiennes au Chiapas (Mexique). Sur l'usage de l'histoire dans la recherche féministe postcoloniale », Cahiers du Genre, n° 44, p. 185-203.

MELENOTTE, S., (2011), Splendeurs et misères de l'autonomie zapatiste : vues depuis San Pedro Polhó, Chiapas, Mexique, Actes du colloque, Congrès AFEA 2011 No(s) Limit(es), Paris.

MELENOTTE, S., MARIE DIT CHIROT C., (2010), Entre voyage et militantisme : les ambiguïtés du tourisme politique dans l'Etat du Chiapas, Revue Interdisciplinaire de Travaux sur les Amériques, n°3.

NICOURD S., (2007), Les engagements ont-ils vraiment changé ? », Sociologies pratiques, n° 15, p. 1-5.

SAID H., (2010), Touristes québécois en Tunisie et patrimoine du « soi authentique », Ethnologie française, Vol. 40, p. 469-476.

PEREZ CORTES S., (2015), Faiblesses de la démocratie. Le cas du Mexique », Tumultes, n° 45, p. 75-90.

PLEYERS G., (2016), Engagement et relation à soi chez les jeunes alteractivistes, Agora débats/jeunesses, N° 72, p. 107-122.

PLEYERS G., CAPITAINE B., (2016), Introduction. Alteractivisme : comprendre l'engagement des jeunes, Agora débats/jeunesses, N° 73, p. 49-59.

LEYVA SOLANO X., (2003), Violence raciale, racisme et relations interethniques en contexte de guerre, Ateliers [En ligne] : <http://ateliers.revues.org>, consulté le 21 octobre 2013.

Thèses et mémoires :

FERRON, B., (2012), Les répertoires médiatiques des mobilisations altermondialistes (Mexique-Chiapas, Israël/Palestine, 1994-2006), Contribution à une analyse de la société transnationale, Thèse de doctorat en science politique, Université de Rennes 1, France.

MELENOTTE, S., (2014), CACIQUISMES, RÉSISTANCES, VIOLENCES : Les pedranos et l'État mexicain dans le Chiapas postrévolutionnaire, Thèse Anthropologie sociale et ethnologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, France.